

LE MONDE ILLUSTRÉ



1^{er} DÉCEMBRE 1945

PRIX : 30 FRANCS

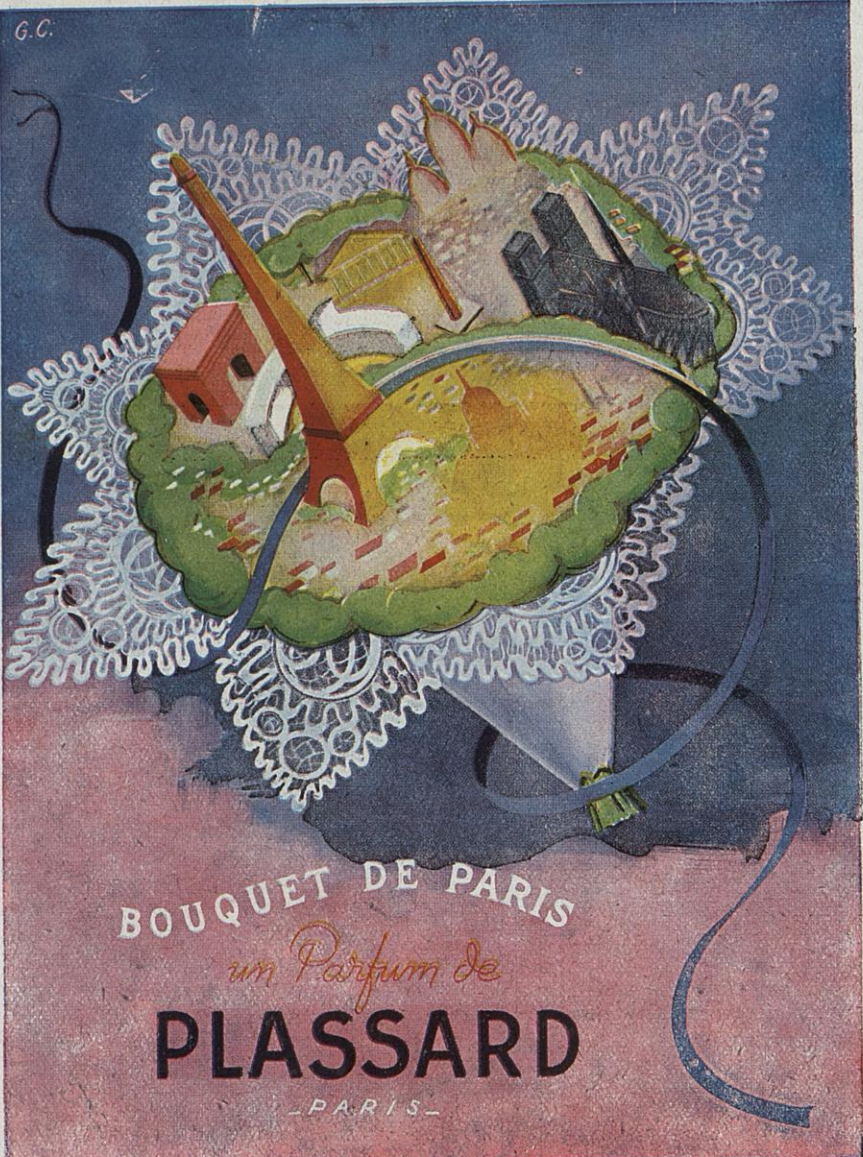


LE "PRÉSIDENT ROOSEVELT" EN ROUTE POUR BAYONNE

Le Porte-Avions géant "Président Roosevelt" — 45.000 tonnes — trop tard venu pour prendre part aux combats, est envoyé en croisière d'essai.

FP 9

G.C.



BOUQUET DE PARIS
un Parfum de
PLASSARD
 - PARIS -



un Bouquet
 de fleurs rares
 dans votre sac

CONCRETA
 LA CIRE NATURELLE DES FLEURS

Molinard

Un rien... une trace de CONCRETA vous parfumerait délicieusement pour de longues heures.

Ces charmants petits étuis sont portés dans le sac ou dans la poche sans crainte de taches, CONCRETA n'étant pas liquide.

MOLINARD : 21, Rue Royale, PARIS - 8^e Arr.
 Distillateur de fleurs à Grasse depuis 1849



Pour Monsieur...
L'ENSEMBLE
Edacoto 87
fait
ultra chic!

Edacoto

USINES : 104. BOUL^d ARAGO. PARIS ET ORLÉANS



Armagnac
Sempé

MAISON H. SEMPÉ. SABAZAN (GERS)
 BUREAUX : 75 RUE S' LAZARE, PARIS - TRI. 24-47



RÉVÉA

*Harmonie
ET QUALITÉ*

Les gaines, les ceintures, les soutien-gorge "RÉVÉA" répondent aux exigences de la femme moderne : élégance dans la ligne, simplicité dans la forme, qualité et raffinement dans la fabrication

Les modèles "RÉVÉA" dessinent une silhouette souple, jeune et séduisante.

GAINES - CEINTURES
SOUTIEN-GORGE

Révéa

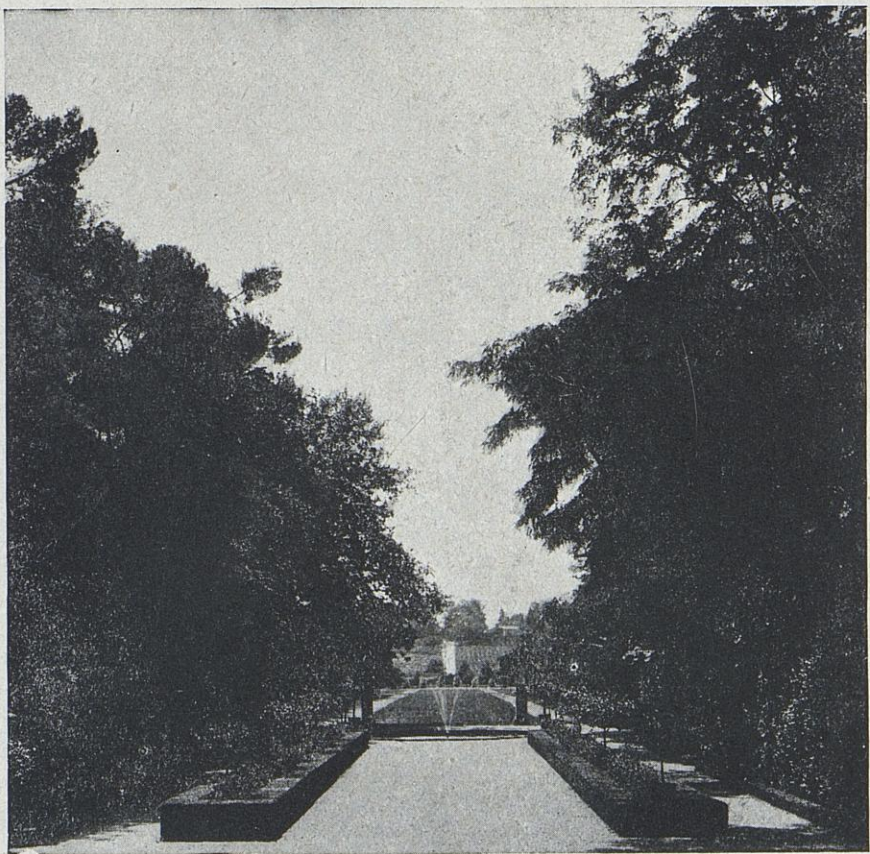
41, RUE DE PARADIS, PARIS
GROS-REVEL, 87, COURS GAMBETTA, LYON

*Bientôt en vente partout
comme par le passé*



**COGNAC
ROUYER**

MAISON FONDÉE EN 1801



BOIS
PARCS
JARDINS
VERGERS

AGRIM
SOCIÉTÉ AGRICOLE ET IMMOBILIÈRE DU VAR
FRÉJUS-VAR

CRÉATION
ENTRETIEN
RÉFECTION
EMBELLISSEMENT

tout ce qui pousse, croît et embellit

DOCUMENTEZ VOUS SUR LA GARANTIE "AGRIM" (SERVICE I) FRÉJUS-VAR



ROPP

*Trois générations
de
Maîtres-Pipiers*

ROPP EUGÈNE LÉON
1830-1907

ROPP EUGÈNE
1859-1937

M. JEAN ROPP
DIRECTEUR GÉNÉRAL
DEPUIS 1927

1^{er} Brevet pris en 1869

Production BAYARD!...



En choisissant
EXCELSIOR,
vous posséderez
un excellent stylo, sobre,
élégant et d'un emploi
vraiment agréable.

EXCELSIOR
DE
BAYARD
le stylo
sans reproche

LE PORTE-PLUME COMPLET
ET LE BLOC DE RECHANGE
450 Fr. Taxe
comprise
ÉCHANGE STANDARD
DU BLOC USAGÉ
75 Fr.

685

COGNAC
BRIAND

SANS AUCUN PRENOM
FONDÉE EN 1835



BOUTILLIER, DELAURIÈRE & C^o
Successieurs

BRILLANT
COGNAC

LSP



CHEVEUX GRAS

chaque matin
une friction :
Lotion Xour

XOUR

P. HÉRAULT



n° 2 : 15 frs.
n° 4 : 29 frs.
n° 6 : 39 frs.
ovales : 32 et 50 fr.

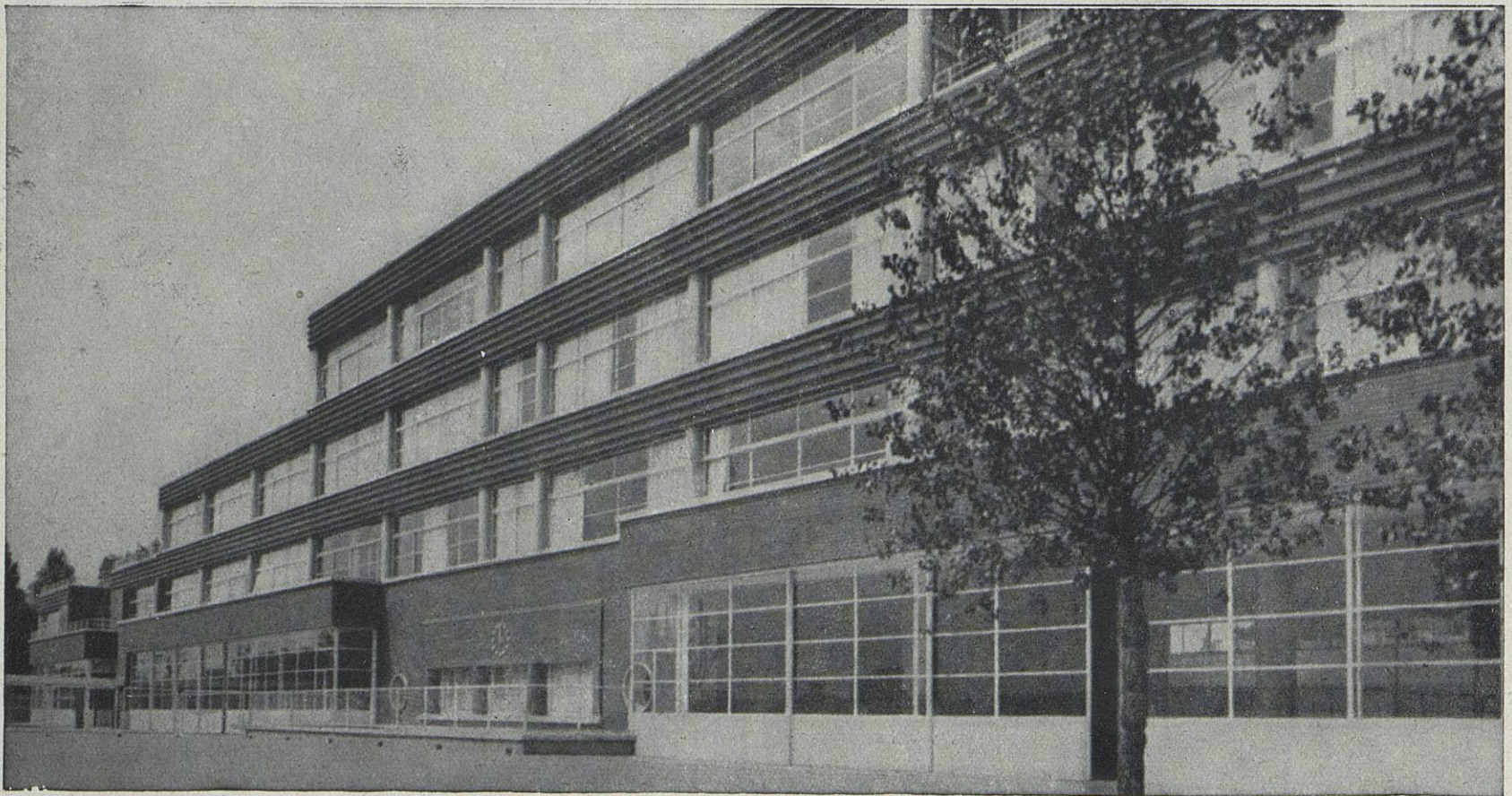
Spontex

EPONGE
VEGETALE FRANÇAISE

saine
pratique
économique

SYNERGIE

La production actuelle ne permet pas encore
d'approvisionner suffisamment vos fournisseurs.
Excusez-les. Excusez-nous.



Pour reconstruire nos écoles, pour équiper et moderniser
le Pays, souscrivez des Bons de la Libération



La crise est résolue. Le général de Gaulle, MM. Francisque Gay et Maurice Thorez se sont accrochés ensemble à la barre du gouvernement. L'union que symbolise cette photographie pourra-t-elle résister longtemps aux difficultés de leur tâche ?



Les ministres ont l'air songeur. Les anciens : MM. Dautry, Tixier, Soustelle, Jacquinot, et le nouveau membre M. Prigent, du Mouvement Républicain Populaire, au banc du gouvernement, semblent pris par le charme de l'orateur.

LA FRANCE ET LE MONDE

PÉTROLE ET DEMOCRATIE

JUSQU'EN 1944, la Russie avait pratiqué dans le Proche-Orient une politique d'abstention. Là s'affrontaient depuis 35 ans Angleterre et Etats-Unis autour des concessions de pétrole. L'Angleterre s'était placée avant l'autre guerre en Irak et jusqu'en 1933 sa situation y fut prépondérante. Lentement, s'est affirmée la rivalité américaine et, aujourd'hui, les Etats-Unis ont pratiquement mis la main sur toutes les réserves de pétrole de l'Arabie, affirmant en outre leur pénétration en Iran et en Irak. Utilisant habilement les clauses de la loi prêt-bail, les nécessités imposées par la guerre mondiale, ils obtinrent rapidement le contrôle de la production pétrolifère de l'Irak et imposèrent aux compagnies britanniques de conclure en Iran des accords avec les sociétés américaines. Ensuite, les deux nations sollicitèrent du gouvernement iranien de nouveaux droits en dehors de la zone déjà concédée à l'Anglo-Iranian Co.

A ce moment enfin la Russie sort de sa réserve...

En septembre 1944, le vice-commissaire russe aux Affaires étrangères, M. Kavtaradze arrive à Téhéran à la tête d'une mission et adresse au gouvernement iranien deux demandes. La première vise à l'obtention de concessions pétrolifères dans le nord de la Perse, la seconde réclame l'octroi du droit de prospecter, puis d'exploiter éventuellement de vastes domaines dans la même région. Il s'agit de l'Azerbeïdjan.

A toutes ces demandes, le gouvernement iranien oppose un refus formel. Etats-Unis et Grande-Bretagne s'inclinent. Mais la Russie proteste véhémentement et la mission Kavtaradze se termine par une véritable rupture. Les difficultés commencent pour le gouvernement iranien : naissance d'une violente opposition,

grèves, et enfin ces jours derniers insurrection de l'Azerbeïdjan.

Mais l'Iran ne s'est pas avancé à la légère sur la route des refus. L'appui américain doit lui être acquis, et la bienveillance britannique. Ces deux nations ne se seraient pas inclinées si facilement si elles n'avaient senti se profiler l'ombre russe. En fait, l'insurrection semble avoir tourné court. Les troupes soviétiques ont, il est vrai, interdit le passage à l'armée régulière qui venait rétablir l'ordre. Mais la radio de Moscou en arabe affecte de ne voir que l'explosion de revendications parfaitement légitimes et essentiellement « démocratiques » : ouverture d'écoles enseignant dans la langue même de la région et de tribunaux locaux autorisant l'emploi de la langue azerbeïdjannaise.

Cependant Londres a manifesté bien haut son inquiétude, et M. Eden aux Communes a déclaré qu'il lui est « impossible de concilier une telle attitude avec le traité de 1942 passé entre la Russie, l'Angleterre et la Perse et avec la déclaration de Téhéran de 1943. » Le gouvernement iranien négocie avec l'Ambassade soviétique, les choses sont en voie d'arrangement, le calme renaît...

Mais est-il vrai qu'au cours des dernières semaines les compagnies américaines avaient passé d'importants traités avec le gouvernement de Téhéran, et consenti de gros sacrifices financiers ? Ce même gouvernement iranien, qui proteste de sa bonne foi à Moscou n'a-t-il pas fait des promesses selon lesquelles les compagnies américaines auraient priorité sur toutes les autres sociétés étrangères pour exploiter les pétroles de l'Azerbeïdjan ?

Le problème purement économique paraît bien dépassé. De même qu'elle tend à dominer l'Europe balkanique et orientale, la Russie entend prendre une place de choix dans le Proche-Orient. Protecteur des monastères orthodoxes, mainteneur des communautés religieuses arméniennes, défenseur des communautés musulmanes, l'U.R.R.S. sait prendre de multiples visages qui tous masquent la reprise des visées traditionnelles sur le Proche-Orient, et par lui sur l'Océan Indien vers la route des Indes. Un véritable impérialisme politique vient donc se heurter aux deux impérialismes économiques anglo-saxons. Tant qu'elles ne sont qu'entre elles, Grande-Bretagne et Etats-Unis se livrent une lutte féroce sur le plan économique pour la possession des grandes réserves mondiales d'énergie. Mais ces deux pays reprennent aussitôt conscience de leur solidarité lorsqu'intervient un troisième impérialisme, celui des Slaves.

Peut-être l'affaire iranienne, à un moment où l'Italie entre en crise, où la Grèce est à nouveau en effervescence et où aucune solution n'apparaît aux autres désordres balkaniques, est-elle en liaison intime avec les décisions de Washington. L'affirmation de l'unité anglo-saxonne a pu surprendre, s'il est vrai qu'elle a entraîné des sacrifices anglais. Jamais cependant, devant une Russie à l'apogée de sa puissance, elle n'a eu plus de sens. Jamais aussi, l'indépendance de nations telle que la France n'a été plus nécessaire à la paix du monde. Car le « No-man's land » occidental, bien plus que la bombe atomique, maintient en fait l'équilibre des forces pour le temps présent.

M.I

DE LA FIN DE QUELQUES TÉMOIGNAGES

par PIERRE MAC ORLAN

BEAUCOUP d'écrivains qui n'étaient point nécessairement d'un grand âge, rencontrèrent sur leur route, une route contrôlée par la méditation, une sorte de personnage très riche en influences mélancoliques et qui leur ressemblait comme un frère. Une nuit de décembre, il apparut à Musset pour se mêler à son travail d'écolier. Ce jeune homme, presque un adolescent, était vêtu de noir. Musset le retrouva à chaque âge de sa vie. Ce fantôme suivit le poète de Pise à Cologne, du Havre à Venise. En somme, c'était l'ombre de Musset, comparable à celle de Schlemihl, mais une ombre trop sur mesure, une ombre invendable, même sur les marchés du pittoresque diabolique. Guillaume Apollinaire rencontra son frère. Ce fantôme lui apparaissait pour la première fois; ce n'était pas son ombre, mais une image puissante détachée de sa propre apparence, un jour peut-être immémorial, où il avait vécu avec une intensité particulière. Beaucoup d'écrivains, et des hommes qui ne furent pas des écrivains, purent se trouver ainsi en présence d'un sosie, né d'une image ancienne de leur passé pas tout à fait mort puisqu'il permettait la venue plus que troublante d'un tel détail.

Faut-il voir dans ce jeu poétique une image littéraire qui peut permettre les exégèses les plus audacieuses ? Il est certain que la vie, toujours un peu secrète des estaminets qui ne ferment leurs portes qu'à l'aube, provoque ce genre d'apparition, beaucoup plus facilement que des chambres d'écoliers, à moins qu'ils ne soient prédestinés.

C'est souvent l'autorité de ces cabarets du petit jour qui s'impose à certains poètes ou romanciers, beaucoup plus que le goût d'être de leurs clients. La tristesse des souvenirs bons pour être écrits est une nourrice aux mamelles jamais épuisées et les nourrissons peuvent se repaître d'une mélancolie nutritive féconde et assez robuste pour permettre des créations, parfois consacrées par la gloire.

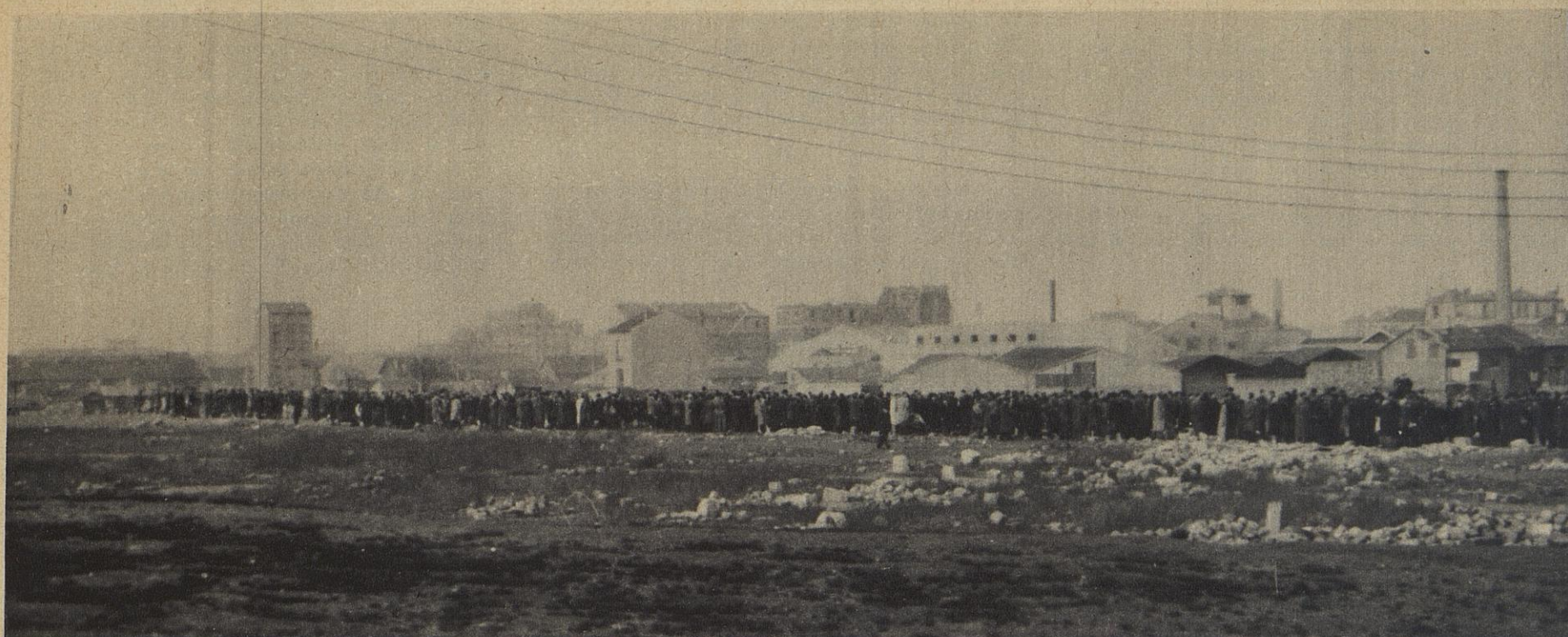
Dans la plupart des cas, ce fantôme littéraire et juvénile n'apparaît qu'au moment choisi par le destin pour contraindre un homme sensible à entreprendre un voyage à reculons et décevant dans la trace de ses anciens pas.

Combien d'hommes assis devant une table d'un quelconque mais non médiocre cabaret de la « Dernière chance » (celui de Jack London) se sont écriés de bonne foi en contemplant un visage perdu parmi cent visages : « C'est moi, quand j'avais vingt ans ! » Cette reconnaissance qui ne dépasse pas les limites d'un séjour devant une table de bar est toutefois fertile en indulgence. Une telle apparition incline à la bonté, au pardon des injures, à tout ce que l'on peut concevoir de tendre pour ce passé, subitement saturé de détails oubliés. Les uns possèdent le pouvoir presque divin d'éliminer cette amertume dans leurs écrits; quant aux autres ils peuvent se contenter d'offrir une coupe de vin à cette image surprenante de leur jeunesse. Le passé ne résistera pas à cette épreuve et tout rentrera dans l'ordre.

Cette rencontre dans un estaminet choisi entre mille n'est pas une invitation aux voyages. La tentation est grande de revenir où l'on a vécu, dans une rue où l'on a entendu une de ces bouleversantes chansons populaires dont il sera impossible d'oublier l'air et les paroles. Nous gardons tous dans la mémoire une de ces chansons qui, lorsqu'elle est entendue fortuitement bien des années après qu'elle produisit son premier choc, représente une telle somme de visages, de sons, de couleurs, d'odeurs et de paysages qu'elle peut contenir le germe d'une œuvre sentimentale d'une parfaite distinction. Revenir sur ses propres pas, retrouver les ornements sentimentaux et décoratifs de sa jeunesse, c'est atteindre sans effort les marches du royaume de la mort. Il est peu de poètes qui surent résister à cette séduction. Elle est obsédante. La ville de nos vingt ans n'a pas changé ses décors et le hasard permet parfois de retrouver une lumière comparable à l'ancienne. C'est alors que le jeune homme fraternel apparaît dans toute sa modestie assez trompeuse. A travers le liquide qui remplit son verre, tremble la lumière des anciennes images dépouillées de leurs imperfections par la chimie poétique des alcools de minuit. Entre les guirlandes de vignes qui courent de cabaret en cabaret, sur la route Appienne qui mène à Frascati et les brumes si secrètes de Poplar, entre les Gradoni di Chiaia et les vicoles des Accoules, les cabarets ont à peine rafraîchi la couleur de leur devanture. Pour peu, Catulle, Lesbie et Candilie pourraient être conviés au rendez-vous dans l'auberge nocturne de la « Dernière chance » devant London, Musset, Apollinaire, Lafforgue, Quincey et tous les autres non moins célèbres, dont le plus célèbre, sans doute, est encore l'Homme-qui-a-raté-sa-vie. Ce voyage enthousiasmant était à la portée de tous et le plus humble de tous en fut souvent la victime émerveillée, attendrie, et pour finir, déçue jusqu'à la contrition. On retrouvait ses attitudes d'autrefois dans un décor immuable qui se prêtait à toutes les résurrections. On entendait les voix du vieux monde dans les rues intactes : « Demandez La Marjolaine, Sous les Ponts de Paris, Maria, La Panthère des Batignolles, Sole mio, Daisy-des-Quais, Concha de Tampico... » Eau salée, vin rouge, pétrole, odeurs de soleil, de suie et de lune malade. La rue offrait ses présents et ces présents défiaient les siècles quand les filles de bonne volonté en protégeaient ingénument la fleur.

Pour ma part, j'ai bien des fois retrouvé sur des banquettes en toile cirée le frère en question. C'était tantôt un visage de 1902 quand il buvait dans le Haut-Vintimille avec Nina Cruci coiffée d'un chapeau à plumes vertes de bersagliere; plus tard, je l'ai rencontré qui trottait comme un rat marin devant la porte de Charlie Brown dans Pennyfields: Il était dans la rue Peters, à St-Pauli en 1918 quand les matelots cravatés de rouge dansaient aux sons de l'accordéon. Mais c'était rue des Charettes à Rouen, ou rue de la Savonnerie; c'était encore rue de Siam à Brest que j'étais sûr de le tenir entre une table et un mur ou à l'angle d'une rue afin de le contraindre à de fugitives et rapides confidences, à de prolifiques aveux. Balbutiements d'une jeunesse confuse et pauvre que quarante années écoulées paraient de couleurs définitives. Rien n'était changé en 1939, si ce n'est l'identité du patron ou des serveuses de « La Dernière chance ». Enfin, le bar était là, puissant, fruste, élémentaire, promis à l'éternité, tout au moins pour la durée de l'existence de ses clients. Il suffisait d'étendre la main pour sentir la chaleur des anciens foyers.

En relisant par devoir professionnel, les épreuves d'un de mes livres, je m'aperçois qu'un tel voyage dans les traces que j'ai pu laisser, n'est pas possible. Je ne rencontrerai plus jamais le jeune homme que j'étais à Naples, à Rouen, à Brest, à Londres, à Hambourg, à Marseille. Il ne reste plus rien des paysages où j'ai appris en payant comptant chaque leçon. La fin d'un monde est passée sur ces routes, rasant les maisons, les arbres et les faux frères des premiers jeux de la vie. C'est vainement que je tenterais de retrouver la rue des Charettes et sa sentimentalité de chansons anglaises. Il ne reste que des pierres pour dessiner la rue de Siam. Le vieux quartier de Marseille est anéanti avec tous ses anciens fantômes devenus incompréhensibles. Le charmant cabaret de Charlie Brown, qui ressemblait à la boutique d'un brocanteur de haute mer, a été pulvérisé par les bombes, de même que toutes les rues dont il subissait la détresse. Il me semble que mon propre passé, désormais sans témoignages, plonge sans orgueil dans les terrains vagues de l'Histoire. C'est bien la mort absolue d'une expérience sentimentale. Ce fait n'est pas sans grandeur pour l'avenir, au moment même que toute l'humanité s'apprête à tracer des signes nouveaux sur les pages blanches d'un livre dont on ne peut douter de la puissance.



Sur les ruines du marché aux puces, porte de Clignancourt, le marché noir s'est installé et la foule s'y presse, le samedi, dimanche et lundi, jours d'ouverture.

GRANDEUR ET SERVITUDE DE LA FRAUDE

LA fraude n'est plus un délit exceptionnel dont on parle avec honte et réticence. Elle est devenue de bon ton : un exploit sportif, une aventure quotidienne, voluptueuse dont on se vante. « Connais-tu, ma chère, le trombone du régiment ? Eh bien ! ma chère, il m'a vendu du café et des cigarettes américaines. » On en parle avec un sourire fat et content, entre connaisseurs, comme s'il s'agissait des courses de chevaux ou de l'amour.

On fraude par habitude, par vengeance, par un individualisme extrémiste, ou tout simplement parce qu'on ne veut pas être plus bête qu'un autre.

Avant cette guerre on aimait déjà la petite resquille innocente. L'homme qui expliquait à l'épicier qu'il avait oublié de compter le fromage, l'homme qui disait au garçon : « Voyons, vous vous volez, nous avons dit « trois » apéritifs, pas « deux », l'homme qui rappelait le contrôleur dans le couloir du train pour payer un supplément — c'étaient des pauvres d'esprit. Il y avait, en Angleterre — il y en a encore — une rubrique dans le *Times* : « Conscience Money », où le chancelier de l'Echiquier remerciait publiquement Mr. X... ou Mrs. Y... d'avoir versé, avec un remords tardif, telle ou telle somme à titre d'impôt non déclaré. C'étaient des vicieux.



Mais vint la guerre en France, la guerre et l'occupation. La fraude est devenue obligatoire. Elle s'insinuait dans les mœurs ; on l'a acceptée comme une simple condition de vie qui n'avait rien à voir avec la morale, ou avec le code d'honneur. Il fallait se débrouiller. Avec les cartes d'alimentation d'abord, avec les fausses identités ensuite. La fraude est entrée dans la chanson de geste, dans les légendes de la résistance. La fraude, désormais, possède des lettres de noblesse en quelque sorte. Elle appartient au folklore.

Les cartes d'alimentation connurent deux formes de fraude : les tickets légaux faussement attribués (abus de catégorie, d'absents, de morts) et les faux tickets, voire fausses cartes. Les agents britanniques et français parachutés en France furent évidemment munis d'identités fantaisistes et de cartes d'alimentation correspondantes. Un service régulier apportait à Londres l'échantillon des feuilles mensuelles pour les contrefaire avec exactitude. Je me souviens d'un des premiers officiers arrivés à Marseille qui me montra fièrement, sur une table du restaurant chinois, le petit bout de carton, et dit : « Britannia fecit ». Il parlait latin, par précaution naïve.

Quant aux cartes d'identité, les faussaires-spécialistes se multiplièrent à travers le pays. Heureuse-



Célérité, discrétion. Rue de la Charbonnière, des margouilins de toutes les nations régissent sur le marché des montres. Notre collaborateur a failli payer cher son indiscrétion.



Au milieu des décombres on trafique activement les marchandises les plus diverses.

ment... Dans les cartes d'identité sous l'occupation on distinguait quatre catégories :

1. Les vraies-vraies, légalement délivrées à la personne dont le nom et l'état-civil figuraient sur la carte.
2. Les vraies-faussees, légalement délivrées avec un état-civil exact... mais à une autre personne
3. Les fausses-vraies, légalement délivrées à l'intéressé, mais sur lesquelles le nom ou l'état-civil n'était pas exact, et...
4. Les fausses-faussees, délivrées par une officine spécialisée, portant de faux noms et de faux états-civils.

de se défendre et l'atmosphère générale de supercherries duperies et ruses. La fraude passa à l'offensive. Elle devint le but, la raison même de certaines existences, la « fraude en soi ». Des cartes d'alimentation et d'identité on arriva bientôt aux laissez-passer, au trafic d'états-civils complets, et au marché noir.

**

Histoire de se débrouiller. Chacun pour soi. Les marchandises étaient rationnées. Mais elles se trouvaient « quelque part ». Il s'agissait de s'en emparer. Dans les meilleures sociétés, on se montrait les mottes

chaque jour à réapprendre la mentalité des troglodytes. Dans la période la plus difficile pour le ravitaillement, tout était néanmoins disponible, achetable, à la portée de la main. Cercle vicieux : l'argent, il fallait le gagner, et pour le gagner, il fallait faire du trafic illicite, du marché noir. Un monde qui vivait dans la fraude, constamment en marge et à la barbe de la légalité, trouva normal que le prix d'une cigarette fût celui exactement de trois billets de métro, qu'un kilo de vrai café équivalût à une veste de confection, et qu'un litre d'huile s'échangeât contre un parcours Paris-Marseille en deuxième classe.

**

Le marché noir des transports ferroviaires...

Qui ne se souvient du scandale des fiches d'admission ? En décembre 1943, à la gare Saint-Charles de Marseille, je me renseigne au guichet « compétent » s'il faut une fiche d'admission pour le train du soir allant à Lyon.

« Oui, dit l'employé, mais c'est complet, il n'y a plus de fiche. »

Désemparé, je sors. Un individu me suit et il m'offre une fiche d'admission.

— Cinquante francs ? proposé-je.

— Hé ! non, cent francs, mon vieux. l'employé au guichet est de mèche...

Il prend les cent francs, va au guichet et m'apporte la fiche. Tout cela est presque correct.

Mais le train en question n'était pas « contin-



Entre deux haies de marchands défile la lente théorie des clients à la recherche de l'indispensable.

Les plus « imperméables » de ces dernières étaient, ô miracle, celles que l'on obtenait gratuitement, d'un service de la Résistance. Les complaisances rétribuées de certains professionnels étaient plutôt dangereuses. Car les services de la Résistance fonctionnaient souvent d'accord avec les employés des mairies, et pour ceux-là il ne s'agissait pas de commerce mais de bien faire les choses, et de déjouer consciencieusement l'occupant.

Il paraît que dans les cartes d'alimentation il n'y avait presque pas de fausses-faussees. Les cartes vierges étaient relativement faciles à obtenir. Ainsi, lors du grand recensement de Marseille, 1.200.000 cartes d'alimentation légales furent présentées, pour une population estimée à 600.000. Une vaste enquête s'ensuivit que l'on fit traîner pendant des mois. Même le célèbre lampiste en sortit indemne. Mais le public ne distinguait pas bien les nuances entre la nécessité

de beurre, les jambons fumés, les sacs de pommes de terre, comme des trophées de chasse. Ce n'était pas tout à fait la peur de mourir de faim. Dans l'ambiance des batailles aériennes, chaque instant pouvait changer non seulement le visage du monde, ce qui nous était à peu près égal : mais en même temps notre vie très personnelle aussi, et c'est ça qui était grave. Le goût du danger, le désir humain « d'en être », la montée du risque sauvage nous poussaient

genté » du tout, et aucune fiche n'a été exigée ! Ainsi Tyl Ulenspiegel, le baladin allemand du moyen âge, avait vendu le vent à un paysan candide.

**

On a oublié le goût des plaintes et des réclamations. Rien n'est plus absolument, légalement défendable, dans le commerce des hommes. On se protège par des



Deux agents seulement assurent le contrôle du marché aux puces. En principe ils doivent faire respecter les prix de la taxe. Mais sitôt qu'ils ont le dos tourné, on commence à discuter affaires « sérieusement » !



Tout ce commerce se fait sans beaucoup de bruit. Souvent le vendeur porte sur lui sa marchandise : chemises, gilets, chandails dont il a l'art de se défaire au bon moment.

chocs en retour, par des représailles. Un célèbre acteur parisien, vedette de cinéma, ya déjeuner dans un restaurant sur la Côte, avec deux camarades. Il fait très beau, on mange dans le jardin, nous sommes en 1942. Poulet, foie gras, vins, fraises à la crème Chantilly, vrai café, Hennessy. L'addition : 10.000 francs. L'acteur sort l'argent de son portefeuille, mais, dit-il, « vous voudrez bien me laisser la note ».

— Impossible... répond le patron.

— Dans ce cas, déclare froidement le comédien, en ramassant son argent, je regrette, je ne payerai pas.

Et il ne paya pas. Personne ne l'empêcha de sortir.

Les restaurants moins hardis ne pratiquèrent évidemment pas ces prix-là, mais il ne fut un secret pour personne que toutes les catégories faisaient du mar-

ché noir : la viande rare, la volaille camouflée, le café introuvable, ou la pâtisserie interdite. Les plus humbles petites gargottes servirent des biftecks cachés sous une surface de poireaux ou de rutabagas. Pour ceux qui pouvaient payer, il y avait toujours une arrière-salle, un entresol, un « moyen de s'arranger », tandis que ceux qui tâchaient de s'en tenir aux règlements, aux queues et aux interdictions, se consolèrent



La fraude sévit jusque sur les grands boulevards. Ici est le centre le plus important de Paris du marché noir des cigarettes américaines.

de temps en temps avec les récits que firent hypocritement les journaux des raids de police, des fermetures punitives de certaines tavernes trop bien achalandées... Hélas ! il s'agissait plus souvent de règlements de compte que de besognes de salubrité publique.

Les trafiquants de cigarettes ! Quel non fumeur indigent s'offrirait l'héroïsme gratuit (mais coûteux) de refuser 100 francs le paquet de Gauloises ? Quel propriétaire de bar s'abstiendrait-il de constituer un petit stock de cigarettes américaines quand un client sur deux lui en demande ? Dans les cachots souterrains de l'Évêché (préfecture de Police), à Marseille, où nous étions entassés pêle-mêle, souteneurs, voleurs, résistants (1941), et éphèbes professionnels, j'ai vu un pauvre petit vieux sauvagement battu et torturé, non pas par la Gestapo, mais par les fins limiers de l'Évêché, parce qu'il vendait des cigarettes anglaises près du Pharo. Les inspecteurs de la brigade punitive qui ne faisaient autre chose du matin au soir, et même tard dans la nuit, que battre, brûler et tordre la chair humaine, ignoraient-ils vraiment que les cigarettes se vendaient sans cérémonies mystiques dans chaque bistro du Vieux-Port, et de la rue Saint-Saëns, sans parler des brasseries rue Beauveau où régnaient les nervis ?

Le restaurant chinois, rue Torte, faisait deux ou trois services comme le wagon-restaurant. Les clients, les plus chics de la ville, attendaient dehors, en queue. A l'intérieur, sous un énorme portrait du maréchal, on obtenait tout : vins, alcools, fruits, crustacés, cigarettes, beurre, caviar, riz, café, lait, encens, femmes et opium. Sans la complaisance largement rétribuée des autorités, M. Wang aurait dû fermer boutique. Marseille n'est pas une ville : c'est un état d'âme.

**

Nous sommes passablement hypocrites.

Les fraudes ? Mon Dieu, y a-t-il beaucoup de gens qui n'atténuent pas dans la mesure du possible leur déclaration d'impôt ? Combien d'or les classes possédantes ont-elles caché, et pourquoi ?

L'affaire du pilote anglais et de la petite femme

belge en uniforme de W.A.C. britannique qui faisaient de la contrebande d'or, les faux monnayeurs un peu partout, les gais lurons de la Bourse avec leurs bons du Trésor, les tableaux livrés aux Allemands, tout cela a perdu déjà la saveur des faits divers inédits. Les journaux ne publient pas ces récits en tant que curiosités rares. Le lecteur est censé réagir par l'admiration (« C'est pas bête ! ») ou par le soulagement (« Je l'ai échappé belle, moi ! »). Le tout est de ne pas se faire prendre. Mais sans risque le jeu ne vaut rien.

Et encore, les fraudeurs d'aujourd'hui ne savent pas ce que signifiait jadis le mot « risque ». Entre nous, si les trafiquants du marché noir, les fraudeurs du Trésor et les faux monnayeurs étaient fouettés publiquement place de la Concorde, et si les loges se vendaient au profit des orphelins des déportés, les boîtes de nuit feraient faillite et nous roulerions les fonds de poche entre nos doigts au lieu de fumer les Camel et les Lucky.

Là, il n'y aurait plus de fraude. La vie serait triste et monotone...

Les faux monnayeurs, naguère, ne furent inquiétés qu'à cause du lèse-majesté, la frappe de la monnaie étant privilège royal. Aussi furent-ils bouillis vivants en cuves énormes, et pendus ensuite, c'est-à-dire on pendait ce qui restait d'eux après la cuisson. Alors vraiment, pour être faux monnayeur à l'époque, il fallait avoir un peu d'enthousiasme dans le ventre.

**

Le sens des lois est dévié. La réglementation des restaurants tend toujours à rendre la fraude difficile sinon impossible au lieu de supprimer ses raisons d'être.

Depuis quelque temps, il y a le fameux plafond pour les additions. Résultat : on change de table, de salle, d'étage, après le premier ou le deuxième plat... Il m'est arrivé récemment de manger des huitres au rez-de-chaussée pour finir par le dessert et le café au troisième étage. A quand les fausses barbes au vestiaire pour faire semblant d'avoir changé de client ?

Les mesures draconiennes ne nous ôteront pas le goût du trafic interdit. Regardez le public des marchés « irréguliers » à certains coins de rues notoires, on y vient de toutes les classes de la société. Une cartouche de Philip Morris et une montre suisse, rue Godot-de-Mauroy ; une canadienne et une barre de chocolat, rue de la Charbonnière. Que faire ? Il y a offre et demande. Les raids de la police, les vérifications d'identité et les procès-verbaux n'aboliront pas notre désir du tabac d'outre-mer et du chocolat. Au fond, nous sommes tous des J-3. O'BRADY.



Quelle est l'origine de ce stock d'effets militaires ? La police ne s'en soucie guère si l'on en juge à la sérénité des marchands.

LETTRE DU PORTUGAL

LE PORTUGAL INVITÉ A VOTER

(DE NOTRE CORRESPONDANT PERMANENT A LISBONNE)

APRÈS s'être trop longtemps et trop ardemment occupé de politique (pratiquement, le pays était en constante guerre civile depuis un siècle), le Portugais, en 1926, en était rassasié. Pour simplifier tout, le premier geste de la dictature militaire, fut de fermer le Parlement. Salazar vint ensuite, apportant une nouvelle Constitution, et des élections gouvernementales tous les quatre ans. Seulement, de même que dans les restaurants d'aujourd'hui on n'offre au client qu'un seul menu (il faut l'accepter, aller en face, ou ne pas dîner), on ne présentait plus aux électeurs qu'une liste de candidats députés, tous plus ou moins (beaucoup plus que moins) fidèlement attachés à l'Etat nouveau. La majorité accepta. Certains, plus récalcitrants, allèrent chercher ailleurs : ce sont les exilés politiques. Enfin, les autres s'abstinrent de voter, et composèrent une opposition larvée, qui n'avait ni leaders, ni presse libre pour s'exprimer. « Chut, avait dit Salazar, en instaurant la censure, le Portugal va mal, et il ne faut pas parler haut dans la chambre d'un malade. » On se tut. Pendant vingt ans.

L'Etat nouveau menait sa barque, non plus témérairement, à l'aventure, comme celle des découvreurs de mondes du xv^e siècle, mais prudemment, à travers les dangereux remous du xx^e siècle. Le budget national était redressé, des ports équipés, des routes tracées, des colonies exploitées. Certes, le paysan continuait à ne guère se nourrir que de chou et de pain de maïs, l'ouvrier des docks d'une poignée d'olives et d'une sardine, et trop d'enfants grandissaient sans savoir lire, et trop de malades s'entassaient dans les anciens couvents désaffectés qui servaient d'hôpitaux. Mais un pays naturellement pauvre comme le Portugal, vivant d'agriculture avec un climat désastreux de sécheresse et de cyclones, se relevant du long épuisement de révolutions meurtrières, ne pouvait en quelques années passer du plus total dénuement (en 1925, il mendiait un emprunt à l'étranger) à la prospérité complète. Surtout à une époque aussi difficile. La guerre faisait rage dans le monde, épargnant comme par miracle le Portugal. Miracle non pas dû, comme le croient les femmes du peuple, à saint Antoine ou à Notre-Dame de Fatima, mais à mille raisons apparentes ou secrètes, dont la moindre n'est pas la sagesse, la prudence, l'éventuelle rouerie de son chef d'Etat, dont Wendell Wilkie, qui s'y connaissait, disait qu'il était le plus habile politicien de l'heure.

Les Portugais se plaignaient du manque de sucre, du prix de la morue, de l'affluence des étrangers. Certains — toujours les mêmes — se plaignaient du gouvernement. La censure avait de grands ciseaux, la police d'Etat de grandes oreilles. Le Portugal semblait nettement convalescent, mais la consigne de silence se maintenait. Et la Constitution continuait à régler tous les actes du gouvernement. Tous les quatre ans, les élections avaient lieu. Au printemps des années électorales, des cahiers étaient ouverts dans les « Juntas de freguesia » (qui correspondent à nos mairies). Les électeurs s'y faisaient inscrire, et la nouvelle Chambre était élue à l'automne, à temps pour se réunir en novembre pour le vote de la loi budgétaire, événement essentiel de l'Etat nouveau (qu'on n'oublie pas que Salazar était professeur d'économie politique, et s'enorgueillit d'être un des seuls à pouvoir présenter à la nation un budget bénéficiaire).

Cette année, alors que l'opinion publique était passionnée par l'agonie allemande et la définitive offensive contre le Japon, il fut annoncé par voie de presse que les cahiers électoraux étaient ouverts. Une propagande radiophonique et journalistique rappela que le devoir de tout citoyen est de voter, et une insistance particulière fut apportée à souligner la nécessité de s'inscrire dans les délais fixés par la loi électorale. Les citoyens conscients et dociles obéirent, les rebelles s'abstinrent, comme ils le faisaient depuis vingt ans.

Et les mois passèrent. La guerre avait pris fin. Les démocraties avaient triomphé. Le vent qui soufflait sur l'Europe venait de gauche. Qu'allait-il se passer au Portugal ? L'opposition murmurait, discou-

rait fébrilement dans les cafés, jetait des regards pleins d'espoirs par delà les frontières. Et le 7 octobre, Salazar fit un grand discours. Stupeur. Il annonçait, avec son calme habituel, que les élections s'approchaient, et que cette année les listes de candidats à la députation ne seraient pas limitées. Il invitait même l'opposition à se présenter en même temps que lui devant le verdict national. Il jetait le gant. Et pour que ce fût de bonne guerre, il levait la censure sur les articles de propagande électorale et de critiques au gouvernement, accordait une large amnistie politique, supprimait la police d'Etat. Mais, naturellement, la Constitution restait en vigueur, ainsi que ses lois électorales. Le budget devait être voté le 25 novembre, les élections devaient donc avoir lieu au plus tard le 18 du même mois, et seuls les électeurs inscrits pourraient voter. Ainsi tous ceux qui, dédaignant la propagande faite au printemps, avaient négligé la formalité d'inscription, se trouvaient exclus, et d'autre part la durée de la campagne électorale n'était que de quarante jours. Durée normale, affirmait Salazar, rarement dépassée dans les autres pays démocratiques, auprès desquels le Portugal aspirait à se ranger. Et si, vraiment, sous-entendait-il, les griefs de l'opposition étaient justifiés, si l'Etat nouveau avait tant mécontenté la masse, il n'était même pas besoin de tant de propagande pour que la majorité votât contre.

Grand émoi dans le pays. L'opposition, dispersée, divisée, chercha en hâte à s'organiser. Un grand meeting eut lieu au « Centre Almirante-Reis (un des fondateurs de la République, qui se suicida le jour même où elle était proclamée, croyant la partie perdue). Un ordre du jour fut voté, demandant au gouvernement l'ajournement des élections pour permettre une plus longue campagne électorale, l'autorisation de fonder de nouveaux journaux pour défendre les points de vue de l'opposition et la réouverture des cahiers afin que tous les électeurs puissent participer au vote. Une pétition circula dans Lisbonne. Porto (la capitale du Nord est infiniment plus « gauche » que la capitale officielle), en province, et recueillit des milliers de signatures. Mais la requête fut rejetée.

Tout ceci prouve que le Portugais a fait de grands progrès en civisme. Le temps a passé des turbulents conspirateurs qui fabriquaient des bombes comme des petits pains, et où les révolutions étaient si fréquentes qu'en entendant siffler les balles les ménagères disaient : « Zut, pas moyen de sortir encore aujourd'hui », aussi calmement que s'il eût simplement plu. Le Portugais 1945 cherche à s'affirmer, dans les limites de la légalité. D'où une véritable querelle de jurisprudence, où se débattirent passionnément les



Le docteur Salazar.

avocats, journalistes et toute l'intelligentsia portugaise, mais à laquelle le peuple ne comprit rien. « Cela fait plutôt penser aux jeux floraux », écrit avec humour un Portugais moyen. Cependant, alors que tous les adhérents au mouvement protestataire du Centre Almirante-Reis (le M.U.D. : Mouvement d'Unité Démocratique) menaçaient, si satisfaction leur était refusée, de ne pas présenter leurs candidats et de ne pas voter, enlevant ainsi aux élections du 18 tout caractère convaincant d'élections libres et universelles — d'autres membres de l'opposition firent cavalier seul et activèrent leur campagne. Le « moment politique » tient une si large place dans la presse que tous les journaux augmentent leur nombre de pages. L'organe de l'opposition, le quotidien du soir « Republica » qui marchait doucement et sûrement vers la faillite, libéré de la censure, vit brusquement son tirage décupler. Il emplit ses colonnes de larges titres sur cinq colonnes : « Vive la liberté » ou « Vive la démocratie ». A Londres, un exilé politique, Armando Cortesao, accorda à un quotidien parisien une interview sensationnelle, qui fut aussitôt reprise par le « Diario Da Manha », organe officiel du gouvernement, et placardée sur tous les murs. Ainsi, de leur propre aveu, les « opposants » ont été prendre leurs consignes à l'étranger. Le M.U.D. protesta avec véhémence. D'abord Cortesao n'a pas qualité pour parler au nom de l'opposition, et d'ailleurs ils démentent que celui-ci ait pu faire des déclarations semblables.

Des centaines d'autres affichettes ornaient les murs de Lisbonne, rappelant les bienfaits de l'Etat nouveau : reboisement, lutte contre l'analphabétisme, paix, développement économique, etc...

Mais on reste libre de répondre. Certains membres de l'opposition le font avec courage. Le ton général a changé non seulement dans la grande presse, mais dans les magazines humoristiques, dans les revues théâtrales où apparaissent les premières caricatures, les premières boutades contre le gouvernement et son chef. Au cinéma, on annonce « Le Dictateur », de Chaplin. La liste du M.U.D., circulant dans tous les milieux, y causa de graves remous. La plupart des Portugais de la classe moyenne, étant donné le bas niveau des salaires, cumulent deux ou trois emplois. Et leur attitude politique est influencée, souvent contradictoirement, par ces activités diverses. Ainsi, un journaliste peut se trouver entraîné par solidarité à adhérer au M.U.D., mais s'il est dans l'après-midi fonctionnaire public, il peut avoir scrupule à le faire. Nombreux cas de conscience. Discussions. Des amis de vingt ans se rouillèrent à cause de la fameuse liste.

En attendant, les pommes de terre, les œufs augmentent. Le lait manque. La sécheresse, cette année, a été tragique et l'hiver sera dur. Zé-Povinho (ce doux naïf qu'a créé le pamphlétaire Bordalo-Pinheiro et qui incarne depuis le petit peuple portugais) attend inquiet la suite des événements. On chuchote que Salazar n'aspire qu'à se retirer, qu'il est las et qu'il veut épouser la comtesse d'Asseca. Mais qui viendra à sa place ?

« La victoire de Salazar est assurée », prédit la presse anglaise.

« Ces élections ne signifieront rien », affirme le M.U.D.

« Le peuple portugais se prononcera dimanche », répète la propagande officielle.

En fait, l'opération s'est soldée en faveur du gouvernement : il n'en pouvait être autrement, puisque l'opposition n'avait d'autre recours que l'abstention. Elle en a d'ailleurs largement usé en bloquant, selon les lieux, entre trente et soixante pour cent des voix.

La politique est un brochet, souvent amer. Mais après une diète de vingt ans, combien de Portugais en étaient friands, qui ne pourront cependant pas plus y goûter que la cigogne à celui que maître Renard lui offrit dans une assiette plate. Mais attention, qu'on n'oublie pas comment se termine la fable. La cigogne n'a-t-elle pas, tout compte fait, le dernier mot ?

Luis de FERREIRA.

LETTRE D'ANGLETERRE

RETOUR A LA RAISON

Le projet d'organisation des Nations-Unies actuellement soumis à la ratification du monde, est fondé sur une impossibilité et sur une injustice.

D'une part, il requiert l'unanimité de cinq puissances, chaque fois que le Conseil Exécutif voudra prévenir un conflit ou mettre un terme à une transgression. Or, cette condition ne se trouvera presque jamais remplie quand le litige sera d'importance, étant donné que tout différend, même sur un théâtre secondaire, mettra en cause les intérêts d'un des « Grands ». L'affaire syrienne a déjà illustré cette constatation. Quand la France proposa de soumettre à l'organisme successeur de la S.D.N., ou plus exactement à son embryon, le problème posé par les incidents de Damas, la suggestion ne fut pas acceptée car elle aurait révélé une divergence entre Paris et Londres, et que, de ce fait, l'unanimité des Cinq aurait été rompue. Les conséquences seraient, sans doute, identiques, si le Gouvernement de Téhéran évoquait actuellement, devant les Nations-Unies, les événements d'Azerbeïdjan. Bien que la Perse ne fasse pas partie du Conseil Exécutif, son sous-sol pétrolifère lui confère, au moins pour trois des cinq « Grands », un pouvoir d'attraction qui ne joue pas obligatoirement dans le sens de l'unanimité.

D'autre part, l'organisme issu du « Congrès » de San Francisco, place ses cinq justiciers au-dessus de la Loi. L'obligation de respecter la façade unanime permet à tout membre du Conseil de prévenir un acte de coercition à son encontre, car on ne saurait concevoir qu'un Etat se condamnât lui-même. Cette soustraction à la règle commune a d'ailleurs reçu le nom éloquent de droit de veto.

De plus, il y a confusion de l'Exécutif et du Judiciaire, ce qui comporte, pour le Droit international de demain, autant d'inconvénients que pour la sauvegarde actuelle des droits individuels. Un tribunal, même paré du nom d'exécutif, ne saurait être à la fois juge et partie. Que penseraient les justiciables d'une juridiction dont les magistrats auraient presque tous un intérêt majeur, direct ou indirect, dans l'affaire évoquée, et qui, pour comble, fonderait ses arrêts sur un bon plaisir discrétionnaire ?

Dans l'œuvre entreprise à Dumbarton Oaks, on découvre donc, d'un côté un postulat insoutenable, de l'autre une contradiction irréconciliable entre le fondement et la mise en œuvre de la Justice.

Cela entraîne une impotence à peu près radicale. En mettant les choses au mieux, les Nations-Unies ne sauraient, en effet, connaître que de conflits mineurs, plus facilement solubles par la voie diplomatique, et à moindre frais. Dans les autres cas, leur action soulignerait les antagonismes au lieu de les atténuer. Loin de réduire les dangers de guerre, l'Organisation de la Paix n'aurait servi qu'à les accroître.

Le paradoxe auquel ont abouti les travaux des garants de l'harmonie humaine est si évident qu'on peut se demander comment une semblable conception a pu, raisonnablement, voir le jour.



Anthony Eden, le plus « jeune premier » des délégués de San Francisco.

Les arguments mis en avant invoquent un réalisme qui devait être infirmé par les faits. Les voici : seules les grandes nations possèdent les moyens de soutenir l'effort industriel inhérent à un conflit moderne, donc de forger l'instrument du maintien de l'ordre ; puisque leur unanimité a surmonté les difficultés de la guerre, elle survivra aux épreuves de la paix ; rien n'est possible sans cette unanimité, car, le jour où elle serait rompue, un nouveau conflit mondial serait déjà virtuellement déchaîné.

Ce prétendu réalisme n'a pas tardé à être battu en brèche par les événements ; la dissociation de l'énergie atomique fournira, avant peu d'années, au plus petit pays inventif, le moyen d'abattre le plus grand : une unanimité issue de l'obligation de faire face en commun à un péril mortel, a disparu avec la disparition du risque immédiat ; la rupture de cette unanimité n'a pas déchaîné, ipso facto, un nouveau conflit armé.

Ces constatations n'ont rien de transcendant et relèvent du simple bon sens. A ce titre, elles ont déjà été faites sur toute la planète par l'homme de la rue. Mais, à l'exception de la voix de sir William Beveridge, aucune autre de quelque poids ne s'était encore élevée dans le monde pour énoncer ces truismes. Toutefois, il apparaît que, dans le pays où le débat n'est pas porté sur la place publique, en U.R.S.S., l'opinion des dirigeants est faite, depuis de longs mois, sur la valeur de ces postulats, et sur les enseignements à en tirer, dans le domaine politique. Les Russes ont compris les premiers que le réalisme de Dumbarton Oaks tournait le dos à la réalité. Mais, là encore, comme dans le cas de la bombe atomique,

l'absence de synchronisme dans l'évolution a aggravé l'état des rapports entre puissances.

M. Anthony Eden vient de rompre avec l'optimisme ou le silence qu'il demeurait convaincu de proclamer ou de garder sur ces questions fondamentales.

« Ayant, dit-il, réfléchi longuement sur ce sujet, avant et après la bombe de Nagasaki, je ne vois pas d'autre moyen de garantir définitivement le monde contre la menace atomique, que de renoncer tous à nos idées actuelles sur la souveraineté. A la lumière de la découverte récente, la Charte des Nations-Unies devrait être révisée, en particulier quant au droit de veto, qui constitue un anachronisme dans le monde moderne. »

Ces évidences ont remporté, à la Chambre des Communes, un éclatant succès et font honneur à celui qui les a énoncées. Un tel retour à des vérités premières a fait l'effet d'une manifestation géniale, alors que c'était un simple acte de probité intellectuelle et de courage, d'ailleurs d'autant plus méritoire, qu'il émanait d'un des responsables — au moins en apparence — des erreurs de San Francisco. Ce mea culpa, informulé, il est vrai, comme tel, était concevable au sein d'un Parlement où, en reconnaissant qu'il s'est trompé, un ministre augmente toujours son crédit moral.

Le processus de cette conversion a été exposé par son auteur comme suit : « Le monde s'est rétréci, a rapproché les hommes, et, de ce fait, intensifié les heurts et avivé les réactions. Chaque découverte scientifique a accentué l'absurdité de nos vieilles conceptions de la souveraineté. Or, aucun règlement ne saurait nous donner la garantie de survivre à une attaque atomique, et nul organisme de protection n'a de valeur en soi. Il faut que de semblables mesures soient précédées par l'acceptation, par les Nations, du règne de la Loi. »

Ce fut un vrai coup de théâtre. Les vénérables Tables avaient surgi dans le présent. Pendant, mais correctif de Hiroshima, le verbe avait explosé comme une bombe. Une fois de plus — mais, sous une menace cosmique — l'humanité redécouvrait la condition de son existence et de son progrès, le moyen de faire avancer au même pas morale et science.

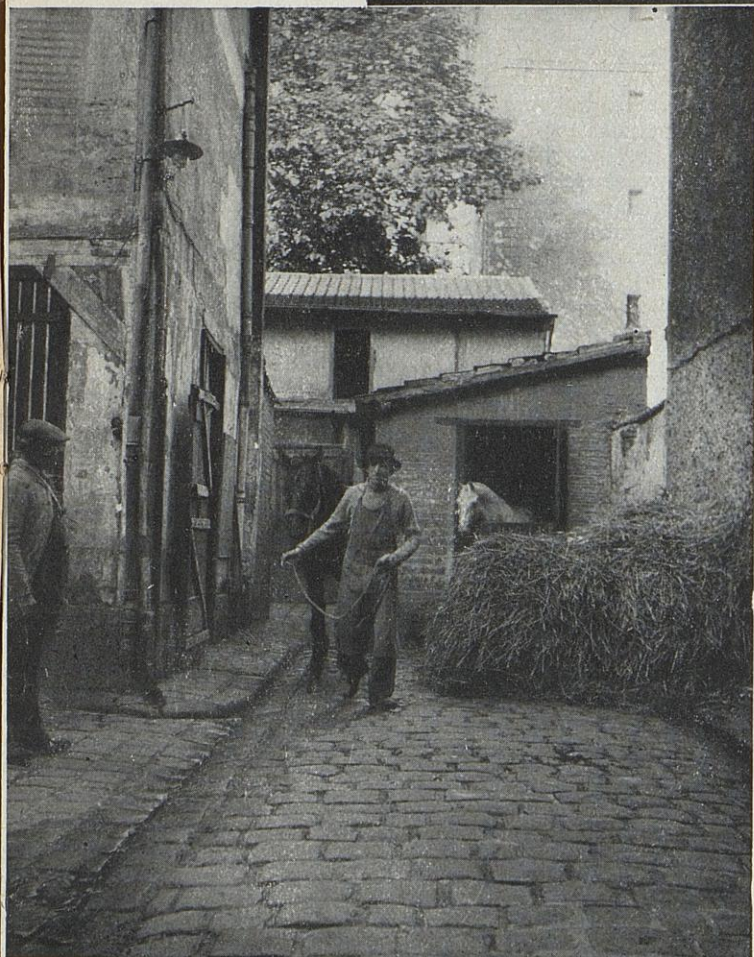
Entre nations comme entre hommes, la Loi doit exister avant et en dehors du tribunal et de la police. Elle seule, supprimant la hiérarchie de puissance, rend êtres et collectivités égaux en droits. Une Loi, qui loin de trouver, comme aujourd'hui et au Moyen Age, sa légitimité dans la puissance, soumette celle-ci à son autorité.

Il n'est pas impossible d'énoncer des règles élémentaires de conservation humaine, compatibles avec toutes les idéologies politiques ou économiques. Reprenant l'œuvre à la base, et sans transgresser l'ordre naturel des choses, le premier devoir qui s'impose aux constructeurs de l'ordre international, est de penser et de définir cette loi. Après, viendront le tribunal et la contrainte. L'œuvre de raison aura été accomplie.

La découverte n'est pas neuve, mais le choix est final. Qu'avant de se décider, les hommes en prennent conscience.

P.-L. BRET.

Le village est en deuil. Les amis et les voisins du défunt descendent les marches de la petite église St-Germain-de-Charonne. Mais dans cette écurie la vie continue...



PARIS

mon village

QU'ILS sont privilégiés, ceux dont les souvenirs d'enfance dansent dans le cadre étroit d'un village ! Qui n'a pas eu de village dans sa vie, est presque comme celui qui n'a pas connu l'amour profond, comme celui qui a perdu trop tôt sa mère... Le village, c'est, dans une existence vainement agitée et nerveuse, le rappel de l'équilibre, la claire image de la pureté.

— « Sois calme et dors, chuchotte la voix intérieure de celui qui ne peut trouver le sommeil, imagine un village, un pré vert et deux chevaux blancs, crinière au vent, qui galopent le long de la haie !

— « Pensez à un village tranquille, tranquille, murmure le chirurgien au futur opéré en lui appliquant le masque d'éther. »

... nous voyons la rivière avec ses lentisques, le jardin de monsieur le curé
 ... mêlent les choux et les roses, la boulangerie avec ses pains ronds, le
 ... bateau silencieux où parfois se profile la robe blanche et mousseuse d'une
 ... jeune fille fortunée... Nous entendons le grelot de la porte, chez l'épicière,
 ... que les gamins font tinter très fort, exprès; les cloches du dimanche et les
 ... cris des écoliers sous le préau, et les chants légers des rouge-gorges dans
 ... les buissons d'épines. Avec des odeurs, avec des couleurs, avec des bruits,
 ... puzzle apaisant, nous reconstituons le village !

Mais ce village de nos enfances, si nous ouvrons bien les yeux, nous le
 retrouvons à Paris.



Le chevrier bat le rappel de son troupeau, éparpillé à quelques pas du quai d'Orsay.
 C'est jeudi. Par la rue de l'Abreuvoir, les enfants descendent vers les bas quartiers.

Connaissez-vous, dans la rue Boulard, ces jardins encombrés de bancs,
 de balançoires, d'arrosoirs et d'enfants? Le facteur ressemble à s'y méprendre
 à ceux qu'aimait Francis Jammes et de haie en haie, les voisins qui mettent
 leur linge à sécher racontent des secrets sur la bouchère du coin. Aujourd'hui
 c'est dimanche et, parfumées, semble-t-il, de naphthaline, des femmes
 vêtues de noir s'en vont assister à la messe à Saint-Germain-de-Charonne (il
 est évident que la poule au pot les attend, au retour et que tout ce jour du
 Seigneur, elles se feront un devoir de rester inactives). Rue Malar j'ai croisé
 deux chèvres noires et ce petit pavillon de l'hôpital Debrousse ne ressemble-t-il
 pas étrangement au logis doré de la châtelaine?

Certes, ils ont disparu les châteaux de Passy qui fleurissaient dans leurs
 parcs en face de l'île des Cygnes et les terrains vagues font aujourd'hui figure
 de bosquets mais dans ce doux quartier, ancêtre des stations thermales, les
 trottoirs étroits de la rue de Passy ou de l'Annonciation ont l'air d'appartenir
 à des bourgs sans histoire, les cinémas essayent de ressembler à des salles de
 fêtes et le cimetière même est un jardin de silence et de paix.

A Montmartre, dès que l'on traverse la rue des Abbesses, on respire l'air
 de la campagne, les chiens et les chats n'ont pas l'air pressés et l'odeur des
 anciens foins flotte toujours au square Saint-Pierre mêlé au parfum des
 vignes de la colline. A la Chapelle, le marché, avec ses étalages de mercerie,
 de boucherie, de bijouterie et de fruiterie, ne ressemble-t-il pas à ces plantu-
 reux marchés d'autrefois, qui étaient pour le village une vraie fête?

Impasse des Charmilles ou rue du Sommet-des-Alpes sont des noms pro-
 metteurs, et en 1830 ne disait-on pas qu'à Vaugirard on remarquait « quantités
 de guinguettes consacrées aux plaisirs bruyants des artisans de la capitale qui
 viennent s'y délasser le dimanche des pénibles travaux de toute la semaine :
 la plupart des habitants s'occupent de jardinage ou de la nourriture des
 vaches dont le lait est apporté chaque jour dans les divers quartiers de Paris... »
 Hélas aujourd'hui, il n'existe guère plus d'arbres à Vaugirard, pas plus du
 reste qu'à Ménilmontant en dépit du nom de ses rues d'arbres fruitiers : rue
 des Amandiers, rue des Poiriers. Et à Belleville, où se cache-t-elle, celle dont
 parlait le poète Saintine à l'époque romantique :

*Chaste nymphe de Belleville
 Verse-moi l'ombre et le frais
 Le voisinage de la ville
 N'a pas terni tous tes attraits!*

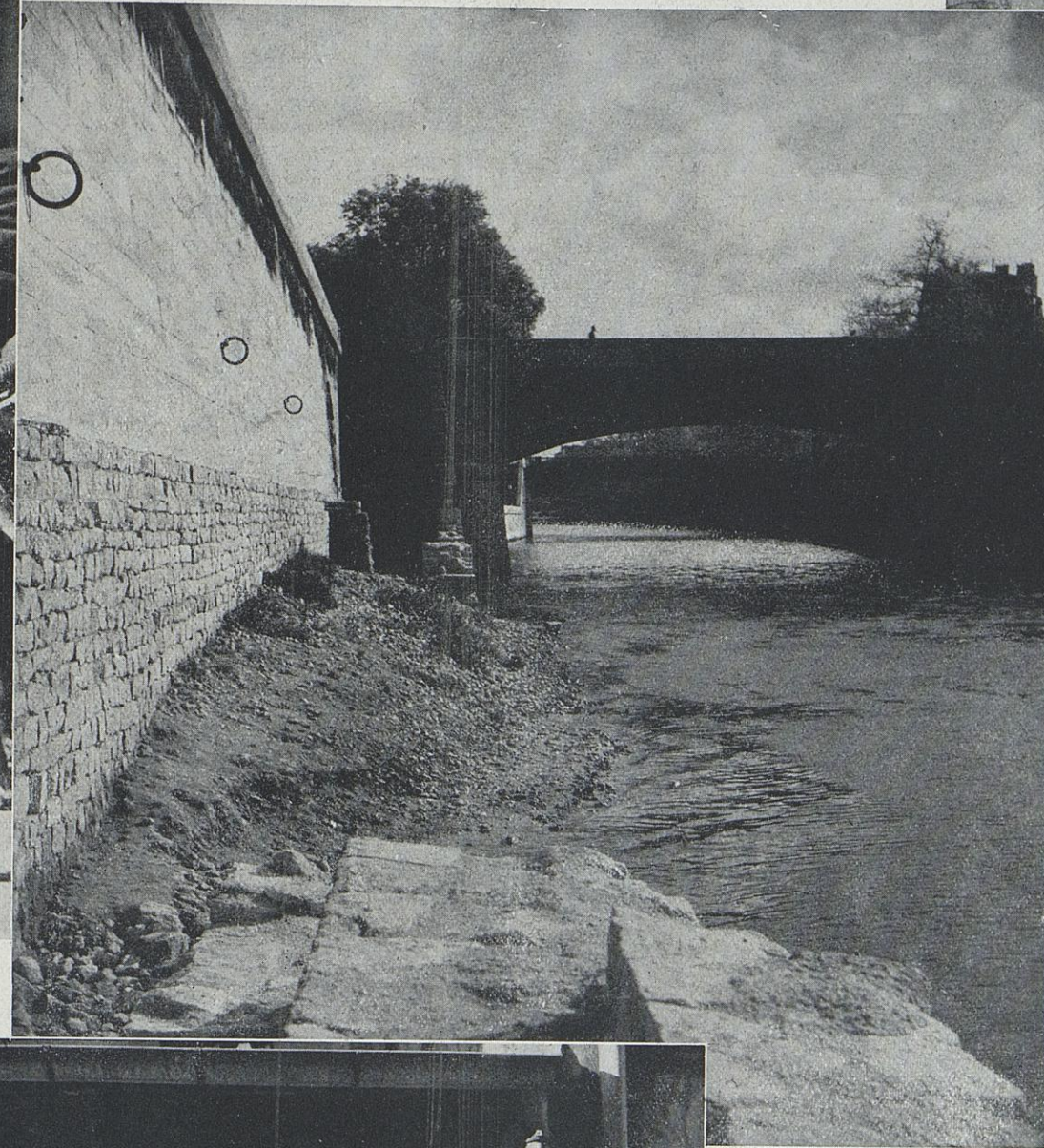
*Apparais-moi simple et riante
 Marche toujours devant mes pas,
 Avec ta robe verdoyante
 Et ta couronne de lilas!*

Cependant, sur ces routes où Jean-Jacques Rousseau herborisait et où le
 poète créole Léonard trouvait l'inspiration de ses poèmes champêtres, n'existe-
 t-il pas encore des dimanches après-midi, lents et paisibles, avec des commé-
 rages, des patronages et des odeurs de tartes chaudes?

Irons-nous à présent à la recherche des vierges encastrées dans les murs?
 Dans mon village, mon grand-père suspendait aux arbres de son jardin des
 cages bleues où trônait une vierge de plâtre. Avez-vous connu la sainte Marie
 qui protégeait la maison Louis XIII du tripiier Gamard, à la Chapelle? Etes-
 vous déjà passé devant celle qui orne une maison de l'ancienne place de la
 Demi-Lune?



A l'Hôtel du Château de la
 Reine Blanche, voyageurs à
 pied et à cheval peuvent des-
 cendre, ils y trouveront tou-
 jours bon gîte et bon accueil.



Les pêcheurs sont partis,
 la petite rivière coule le
 long de ses berges tranqui-
 les, quai du Marché Neuf.

Parmi les fleurs et les
 lierres elle s'avance vers
 la maison de l'époux.



Les bonnes gens du quartier viennent chercher leurs pains tout chauds, dans
 cette boutique campagnarde d'allure, proche voisine du Ministère du Ravitaillement.



Emergeant au-dessus des jardins et des taillis de la butte, le Moulin de la Galette dresse au-dessus de Paris ses grands bras que le vent ne fait plus tourner.



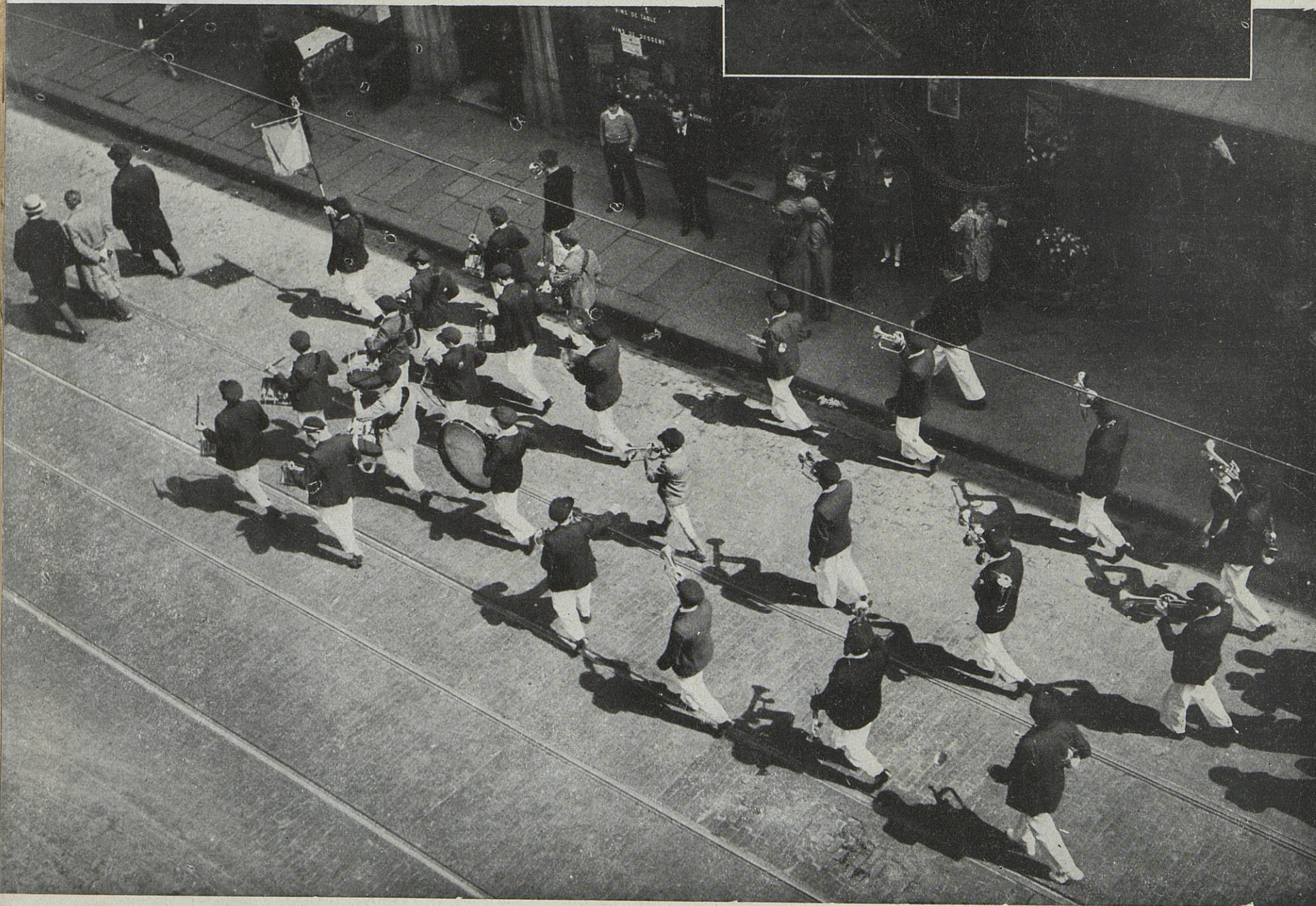
Paris aux cent visages, Paris sensible et frémissant comme un cœur, reflète les désirs de chacun de ses habitants et leurs pensées secrètes. Si Paris est pour chacun de nous un village, une province, une capitale cosmopolite, un monde, c'est peut-être que nous ne savons pas très bien ce que nous voulons, que notre âme est agitée de cent passions?... Oui, Paris est un miroir... Et je pense à la petite fille de Tananarive, qui n'était jamais venue en France et qui jouait sur des plages à cocotiers avec les négrillons : elle avait vu une photographie de la place de la Concorde prise un jour de pluie et elle racontait gravement à ses petits amis nus :

— Paris? C'est une ville toute tapissée de miroirs...

Christine GARNIER.

(Reportage photographié de Michel Papillon.)

Les hommes ont fini leur labeur. Le soir tombe sur la prairie. →
Jour de fête au village. L'orphéon municipal défile rue de Sèvres.



LE DRAME AUTRICHIEN

L'AUTRICHE est « à la mode ». Depuis que les journalistes internationaux ont été admis à visiter l'ancienne « Ostmark » des nazis, de nombreux reportages ont paru dans la presse mondiale. On sait notamment, grâce à ces articles, en France comme en Amérique et en Angleterre, que le peuple autrichien vit dans une détresse indescriptible. On sait que Vienne est à moitié détruite, que ses habitants vivent dans des maisons sans vitres, qu'il n'y a pas de charbon, presque pas de vivres et qu'une bonne partie de la population est condamnée à mourir cet hiver. On sait aussi que le pays a été complètement pillé par les nazis et que les occupants russes, en vertu de l'accord de Potsdam, ont considéré comme prise de guerre tous les rouages de l'industrie allemande qui avaient alimenté la Wehrmacht, confisquant toutes les installations industrielles.

On sait aussi que l'« indépendance » de l'Autriche est plutôt un symbole qu'une réalité. Le pays, occupé dans sa totalité par les quatre vainqueurs, possède un gouvernement qui a été récemment reconnu par les occupants, mais dont l'influence et le rayon d'action sont très limités. Trop, à vrai dire, pour pouvoir entreprendre la tâche énorme du redressement. L'Autriche est gouvernée par une commission interalliée, mais il est évident que dans les délibérations de cette commission, ce ne sont pas toujours les intérêts de l'Autriche qui dictent les décisions mais surtout ceux de la politique mondiale. L'Autriche — et les Autrichiens s'en rendent parfaitement compte — est pour le moment l'enjeu de la rivalité anglo-russe. Deux événements récents le prouvent. D'abord, un traité entre l'Autriche et la Tchécoslovaquie prévoyait l'échange de charbon tchèque contre du pétrole autrichien. Le pétrole autrichien de Zistersdorf est une question épineuse, et les intérêts anglo-américains et russes se heurtent violemment dans ce domaine ! Faut-il d'un compromis de principe, les Russes ont retiré brusquement leur approbation, ce qui fait que l'Autriche n'aura pas de charbon cet hiver !

Ensuite, la reprise de la vie économique est subordonnée à une réforme monétaire qui était une des tâches les plus urgentes du gouvernement Renner. Le fait que le reichsmark, refusé partout dans les pays d'influence russe, doit être accepté en Autriche, a pour conséquence un afflux de coupures et cette inflation déloyale cause de grands soucis. Cependant, pour des raisons inconnues, les autorités russes se sont opposées jusqu'à maintenant à toute réforme financière.

Le gouvernement qu'a formé Karl Renner peu de temps après l'occupation du pays par l'armée rouge a été très discuté dans la presse internationale. Les uns ont vu en Renner « l'homme des Russes » (appréciation ridicule pour qui connaît le passé de ce vieil homme d'Etat), d'autres lui ont reproché d'avoir toujours été un partisan de l'Anschluss.

Il est vrai que Renner a présidé le gouvernement de la nouvelle République autrichienne qui avait inséré dans sa constitution : « L'Autriche allemande est une partie de l'Empire allemand. » Mais on a trop vite oublié que tous les efforts de l'Autriche de 1918 pour trouver un appui chez ses voisins et chez les puissances occidentales sont restés vains. Clemenceau et Lloyd George avaient pensé un moment à englober l'Autriche dans un bloc organique et viable, une « Fédération danubienne », mais le veto de l'Italie fit échouer ce projet. L'Autriche n'avait plus d'autre choix que de s'orienter vers son puissant voisin, sorti miraculeusement intact de la guerre. D'ailleurs cette union avec une Allemagne socialiste était tout à fait naturelle pour l'Autriche socialiste ! Il y avait là une conception politique de parti, certes pas du pangermanisme !

Karl Renner donna toutes les garanties voulues pour le rétablissement de l'Autriche libre et démocratique qui devait renaître d'après les idées des vainqueurs. Malgré cela, son gouvernement a lutté vainement pendant six mois pour sa reconnaissance. Il fut plébiscité à la réunion des délégués provinciaux par les représentants des différents partis politiques sur lesquels — d'après les vœux des quatre puissances —

devait s'édifier la nouvelle démocratie. Mais cela ne changea rien. La compétence du gouvernement Renner dans les affaires administratives se réduisit aux territoires occupés par les Russes. Les Anglo-Américains se sont méfiés de deux communistes, Franz Honer et Ernst Fischer qui ont vécu à Moscou pendant de longues années et y ont dirigé les émissions à destination de l'Autriche. Renner réussit à diminuer le contrôle des communistes sur la police et l'éducation. Une reconnaissance de son gouvernement par les quatre puissances fut enfin décidée et des élections libres ont marqué le retour de l'Autriche aux traditions démocratiques.

Les deux grands partis, les sociaux-démocrates et le parti populaire (les chrétiens sociaux) qui sont tous les deux largement représentés au gouvernement sont les principaux gagnants de ces élections. Les communistes, qui ont joué un grand rôle dans la clandestinité et qui avaient profité du prestige de l'armée rouge victorieuse, ont été handicapés par le fait qu'en Basse-Autriche, par exemple, le nombre des soldats russes en occupation, vivant entièrement des ressources du pays, est égal au nombre des habitants. La campagne électorale dans la zone russe s'est avérée assez difficile, chaque discours d'un candidat devant être soumis à l'avance à l'approbation du commandant local russe. La crainte d'être écartés du pouvoir a porté les communistes, dans cette région, à figurer sur une liste commune avec les socialistes.

Les Américains, eux, avaient décidé de ne pas admettre, dans leur zone, la candidature des membres du parti populaire parce qu'il avait soutenu la dictature de Dollfuss et de Schuschnigg. Cette décision provoqua une violente réaction de ce parti dont le président, le Docteur Figl, appartient au gouvernement Renner. Enfin la venue de l'archiduc Otto de Habsbourg au Tyrol, à la veille des élections, a aussi causé un certain émoi dans les milieux politiques de Vienne. Le veto américain fut retiré ; néanmoins l'on commence, en Autriche, à se méfier un peu de cette liberté et de cette indépendance proclamées si solennellement et à maintes reprises.

Cependant, l'Autriche a beaucoup d'amis dans le monde, et surtout en France. Est-ce pour cela qu'une note plus optimiste a tendance à se répandre dans certains reportages ? On a entendu dire à la radio française qu'à Vienne on danse de nouveau et qu'on ne voit presque plus d'enfants affamés dans les rues. Malheureusement la vérité apparaît toute autre. La mi-

sère est toujours aussi grande et le spectre de la famine ne s'est pas éloigné. L'hiver sans charbon, sans bois, sans gaz et sans électricité sera désastreux. La meilleure volonté des Alliés n'y pourrait rien, car il est trop tard maintenant.

La tâche du gouvernement est énorme et sa liberté d'action reste toujours très restreinte. Pourtant les Autrichiens restent optimistes. Ils ne le sont pas parce qu'on valse de nouveau à Vienne (il n'y a pas de boîtes de nuit, sauf les clubs alliés), mais parce que la solidarité nationale en Autriche, et pour la première fois dans son histoire, est vraiment un fait.

Les conseils des ministres se tiennent dans des locaux à moitié détruits, non chauffés, les ministres délibèrent en pardessus. Mais, pendant les interruptions, on peut voir le communiste Fischer se promener bras dessus bras dessous avec le vieux chrétien socialiste Kunschak et le chancelier Renner distribuer à ses collègues quelques cigarettes américaines qu'il tient d'un officier bienveillant.

Ils ont tous la volonté farouche de recréer cette Autriche qu'ils aiment et pour laquelle ils ont presque tous souffert.

Ici l'unité nationale n'est pas un vain mot. Elle s'est vraiment réalisée dans le malheur et la misère. Les Autrichiens, ce peuple de « musiciens et danseurs », comme a dit Grillparzer, ce peuple de « Phäakes », comme Schiller les a dédaigneusement désignés, ce peuple, réputé pour sa légèreté et son insouciance, veut donner au monde, qui lui est — sinon hostile, du moins indifférent — la preuve de sa volonté de vivre.

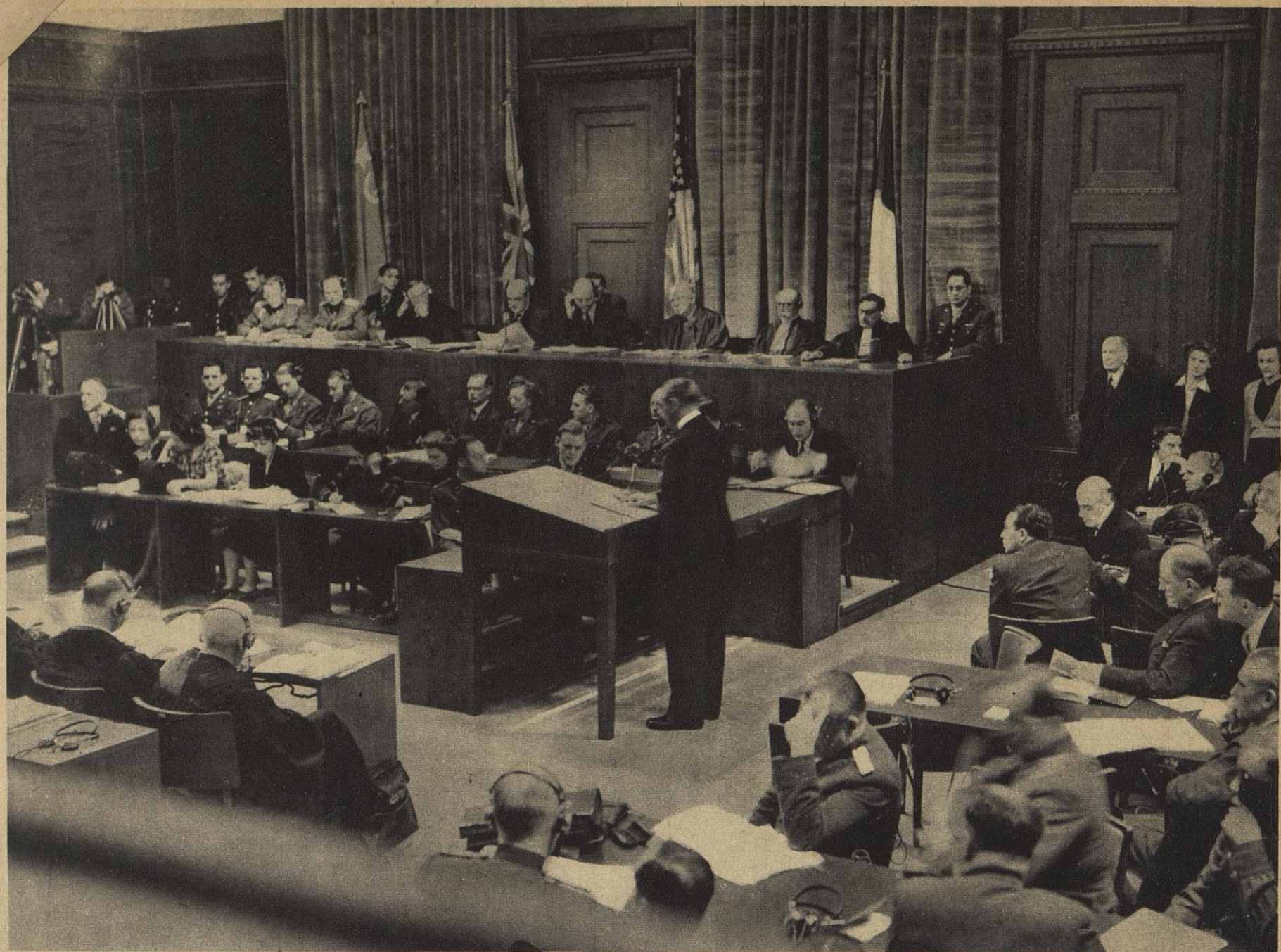
Sa survie est d'ailleurs indispensable à l'Europe toute entière.

On connaît le mot fameux de l'historien Palacki : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer ! » Or, l'Autriche existe et veut exister : il faut seulement l'aider. Que les Alliés, attelés en commun à la reconstruction de l'Europe, méditent ces phrases de Wladimir d'Ormesson, l'un des amis les plus sincères de l'Autriche. Elles sont extraites d'une préface au livre d'Ernest Pezet, *L'Autriche et la Paix* : « La banqueroute de la politique, pratiquée entre 1919 et 1939, est trop cruelle. Elle a coûté à l'Europe et à chacun de nous trop de larmes pour qu'on ne soit pas, une fois pour toutes guéri de tous ces préjugés et passions qui ont empêché l'Autriche de redevenir l'Autriche et l'Europe d'y trouver un solide point d'appui anti-prussien dans le monde germanique. »

Hugo RAPPART.



Après cinq ans de guerre, les Viennois sont encore triés de défilés militaires... Voici les troupes françaises au général Béhuard défilant un samedi après la relève de la garde au G.Q.G. français, dans la Mariahilferstrasse.



On procède à la lecture de l'acte d'accusation qui retrace le bilan criminel de douze ans d'histoire allemande. Au premier plan, devant leurs drapeaux respectifs, les juges soviétiques, anglais, américains et français. En face d'eux, les avocats des accusés. Tous les assistants de ce procès ont un casque d'écoute qui leur permet de suivre les débats dans leur langue.

UN RÉGIME AU BANC DES ACCUSÉS

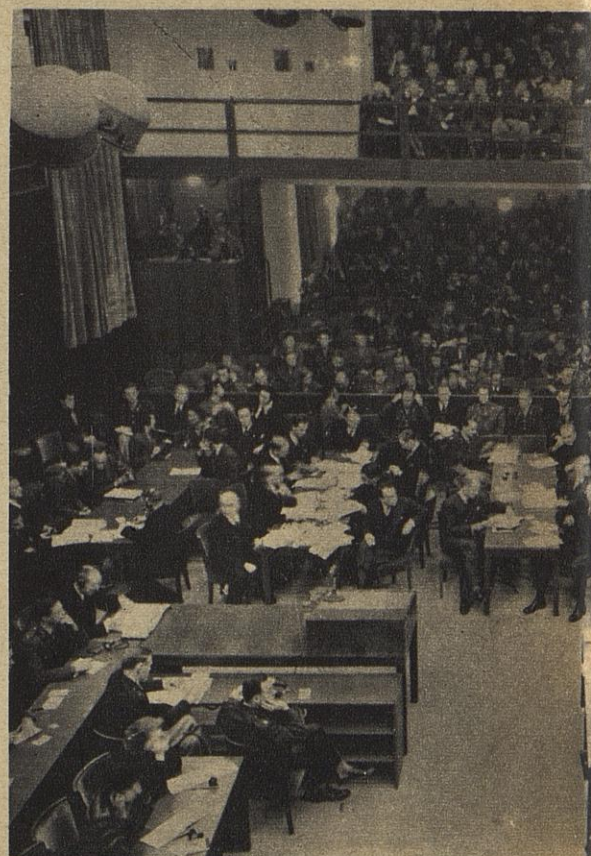
Il se déroule en ce moment, en Allemagne, un procès, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il marque une date dans l'histoire de la conscience humaine. On peut dire également que l'attention que le monde y accorde est sans rapport avec son importance.

Sans doute le symbolisme d'un événement est-il surtout sensible à l'historien. Des préoccupations plus directes et immédiates peuvent masquer aux Français la gravité du drame qui se joue à Nuremberg. Ce n'est pas que les plaies dont nous sommes tous couverts soient sur le point de se fermer, mais le désir de vivre est assez fort pour repousser dans le passé la tragédie qui vient de s'achever. De tous les sentiments, aucun n'est plus difficile à maintenir que l'indignation. On souhaite de voir, certes, ces criminels se balancer au bout d'une corde, mais on voudrait que ce soit vite, très vite et qu'il n'en soit plus parlé.

Il faut avouer aussi que les images que nous avons du procès de Nuremberg manquent de puissance suggestive. Cette salle de spectacles avec son écran et ses projecteurs, les opérateurs dans leurs cages de verre, la foule coiffée de casques-écouteurs, le ciquetis des machines à écrire dans une atmosphère surchargée de magnésium, tout cela traduit assez peu l'idée que l'on pouvait se faire du tribunal de l'Humanité, sérieux, austère et comme immatériel.

Au banc des accusés il y a un régime. C'est-à-dire une poignée d'hommes, avec des airs vagues ou traqués, des fronts soucieux ou des regards lointains, mais tous également pâles sous le feu des projecteurs. Contre eux, une page d'histoire qui s'appelle le III^e Reich. Une épopée sinistre et grandiose qui a commencé par des attentats nocturnes, des pillages de magasins et s'est poursuivie à

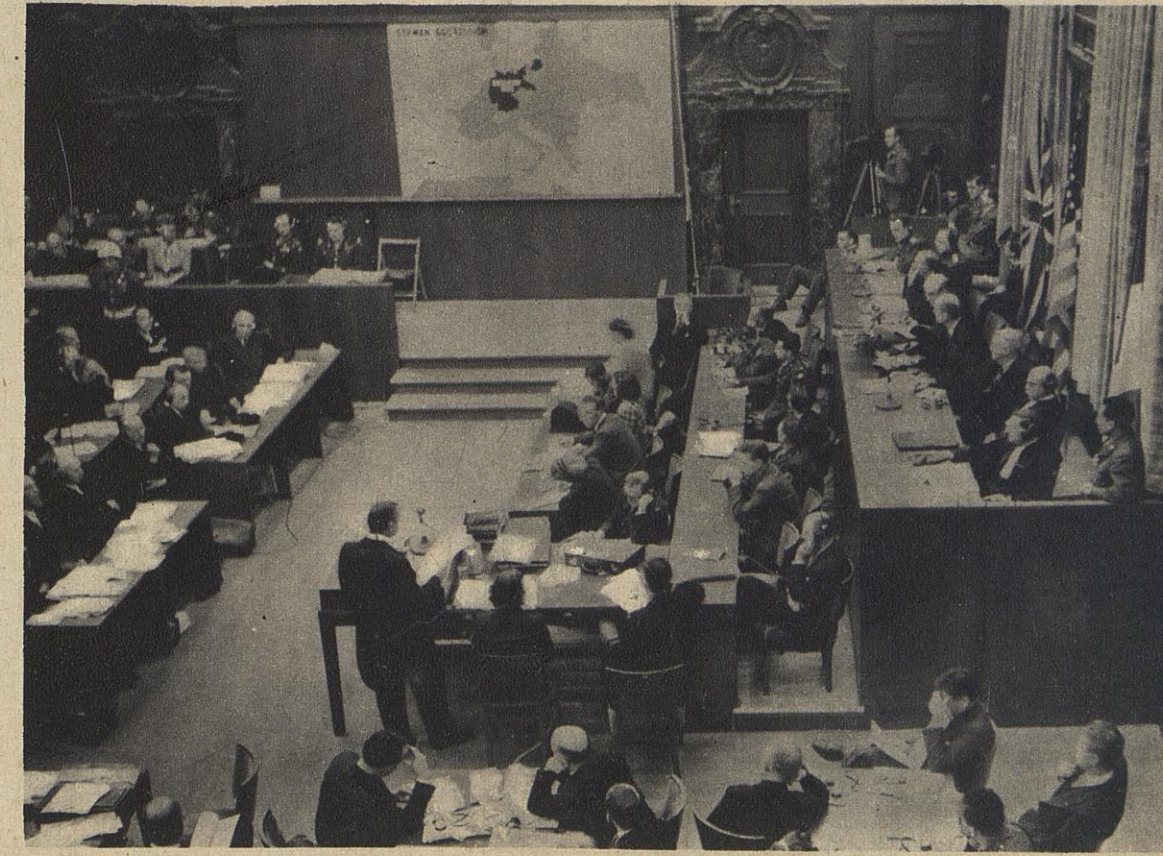
*LA CIVILISATION
REQUIERT
CONTRE LE
NAZISME*



Vue générale du procès de Nuremberg. Les journalistes, face à la Cour, ressemblent à un public de spectacle. Les projecteurs éclairent violemment la salle. A gauche,



face à la Cour, ressemblent à un public de spectacle. dans leur cabine de verre, on aperçoit les cameramen.



Au premier plan, le juge Jackson, explique au moyen d'un graphique, au tableau (dans le fond), les origines de la constitution et l'histoire du parti national-socialiste allemand et le rôle qu'y ont joué chacun des accusés présents.

travers les défilés, les feux de joie et le meurtre jusqu'aux sables de l'Égypte et aux chaînes du Caucase. Il y a d'un côté Rudolf Hess, cet homme au regard dément, Rosenberg, ce monsieur à l'air fatigué. Et derrière eux, parmi les ruines, les ombres des chemises brunes qui déferlent sur le Stadium de Nuremberg, dans le claquement des drapeaux. La Hit'lerjugend en culottes courtes, les S.A., l'Arbeitfront avec les pioches à l'épaule, la Force par la Joie. Les feux dans le soir, l'attente mystique du message du Führer, le *Horst Wessel Lied* repris en chœur par des milliers de voix. Une débauche de musées et de musique wagnérienne dont l'Europe entière a retenti. Il y a des messieurs correctement vêtus à l'air anxieux : Göring, Ribbentrop, Sauckel, Keitel et les autres. Derrière eux, l'Anschluss, Munich, les Panzerdivisionen sur les Champs-Élysées, la Luftwaffe dans le ciel de Londres, Stalingrad et El Alamein...



Les potentats du III^e Reich ont perdu leur superbe. Qui reconnaîtrait Göring et Hess, les brillants seconds du Führer, les initiateurs du national-socialisme, dans ces deux hommes à l'air traqué.



Les accusés et leurs défenseurs. Le tribunal international de Nuremberg a tenu à marquer un respect protocolaire des formes. Les criminels nazis sont assistés d'avocats allemands dont plusieurs ont revêtu leur robe.

Il est difficile de réaliser que ces fantômes de généraux, de politiciens, d'économistes ont écrit cette tragédie, qu'ils sont les auteurs de cette monstrueuse mobilisation des énergies et des intelligences, tournée contre l'homme, et qui a failli détruire jusqu'au sens de notre civilisation. Il est vrai que l'absence des étoiles de première grandeur ôte à l'éclat des débats. D'aucuns, aussi, trouveront dérisoire la mise en œuvre d'un appareil juridique que l'ampleur des crimes commis déborde infiniment. Pour la première fois l'humanité s'est érigée en juge. Il s'agit, à Nuremberg, de condamner la politique au nom de la morale, la force au nom de l'Esprit. Pareille tentative peut sembler une gageure. C'est justement sa grandeur que de dépasser la loi écrite pour aligner le droit sur la conscience. La victoire des armes ne suffisait pas. Il faut que le National-Socialisme soit solennellement condamné en la personne de ses ministres, de ses philosophes et de son état-major.

Mais, au banc des accusés il manque les puissants de toutes les nations qui ont aidé le nazisme à se développer et qui s'en sont servis. Il manque à la tribune des juges le peuple allemand lui-même, la jeunesse allemande meurtrie et bâtonnée que ses maîtres ont conduite au chaos.

Si nous n'éprouvons pas tout le pathétique du procès de Nuremberg, c'est que dans notre monde mutilé l'Esprit parvient mal à faire reconnaître et écouter sa voix. C'est qu'à la violence il a fallu répondre par une violence plus grande encore dont l'humanité tout entière s'est ressentie.

Nul procès, jamais, ne fut plus juste. Mais la confiance de l'homme en l'homme est ébranlée. Et il n'est que trop de raisons pour croire que le chemin sera long avant que nous l'ayons retrouvée.

à l'écoute du **M**onde

Détresse de l'Italie.

DANS un discours prononcé à Milan, le ministre Ruini a dressé un bilan récapitulatif des pertes de substance subies par l'Italie depuis 1942. Si la capacité de production de l'Italie septentrionale est restée à peu près intacte (— 10 %), celle de l'Italie centrale a fléchi de 50 %, celle du sud, de 97 % ; le patrimoine national a perdu environ 9.000 milliards ; les moyens de transport sont réduits de 60 %, la marine marchande des neuf-dixièmes ; des millions de chômeurs pèsent sur le marché du travail, sans parler d'un million et demi d'anciens combattants ni de sept millions de sinistrés ; la circulation monétaire — 30 milliards en 1940 — atteint 750 milliards, contre 300 milliards en septembre 1945 et l'inflation s'avère chaque jour plus menaçante. » Il suffirait d'un seul faux pas, à conclu M. Ruini, pour mener le pays à la ruine. »

Le bâillon de l'armistice.

LES difficultés de l'Italie s'aggravent de l'impuissance d'une administration privée de liberté d'action et soumise au contrôle allié. Cette administration fait ce qu'elle peut dans tous les domaines mais ses résolutions, n'aboutissant qu'à retardement, sont la plupart du temps inopérantes. Il en résulte que le pays piétine, que la population s'énerve, et que les éléments réactionnaires, exploitant l'émoi général, s'agitent. Des troubles ont ainsi éclaté à Bari, à Florence et ailleurs.

Tout cela durera aussi longtemps que le régime de l'armistice n'aura pas été remplacé par celui du traité provisoire de paix sur lequel les puissances n'arrivent pas à se mettre d'accord et que l'Italie réclame en vain. Nous pouvons ajouter que la France, seule grande puissance avec laquelle elle ait renoué des rapports normaux, ne lui ménage à cet égard pas ses bons offices.

Polémiques irritantes.

LA « défense de la démocratie » suscite en Italie des polémiques et y alimente les dissensions. Tous prétextes sont bons pour dénoncer les gens en place et leur « compromissions fascistes ». M. de Gaspari, lui-même, qui a passé cinq ans dans les prisons mussoliniennes, a été dernièrement l'objet, de la part d'un journal d'extrême-gauche, d'une accusation de ce genre. On déplore la lenteur des tribunaux d'épuration, on requiert à tort et à travers contre les personnalités les plus insoupçonnables, on voit partout la trahison. En tout lieu les attaches se relâchent entre comités de libération et les querelles de personnes l'emportent sur les liens de la Résistance. Cette agitation gagne les masses jusqu'à la campagne où les « occupations » de terres et les retenues de fermages commencent à se multiplier.

En dépit, ou peut-être à cause, de ce chaos, les partis extrémistes avaient fait campagne pour exiger que les élections de la Constituante aient lieu, comme prévu, ce mois-ci, mais les Etats-Unis, s'appuyant sur une des clauses de l'armistice, y ont opposé leur veto. Ces élections ont été, dès lors, ajournées au printemps prochain. Mais que se passera-t-il d'ici là ?... La démission de M. Parri abandonné par ses collègues démocrates-chrétiens et libéraux, n'est sans doute que le premier acte d'une série de nouvelles difficultés.

La crise espagnole.

LE besoin d'argent s'accroît à la Trésorerie espagnole. De nouvelles émissions de papier-monnaie ont élevé, en septembre — dernier bilan communiqué — la circulation fiduciaire à 17 milliards 647 millions ; elle aurait depuis lors crevé le plafond, limité à 18 milliards, si un décret n'avait, entre temps, porté ce plafond à 20 milliards.

L'emprunt, autour duquel les grandes banques et l'Etat discutent depuis des semaines, a été finalement décidé, du montant de 2 milliards remboursables en



Le marché noir sévit sur le Japon. A une centaine de kilomètres de Tokio, on peut s'approvisionner en légumes, au prix fort. A la gare de Funa-Bashi, les trafiquants et les consommateurs affaiblis s'entassent dans le train qui les reconduira à Tokio, nantis de provisions, en général des pommes de terre dont le coût oscille aux environs de 120 francs le kilo.

cinq ans et portant intérêt à 2,75 %. L'émission en a commencé le 26 novembre.

Pour faire rentrer les devises nécessaires au paiement de commandes à l'étranger, le gouvernement a décidé de forcer la vente, même à perte, de certains produits demandés. C'est ainsi que l'Angleterre et la France ont pu acheter respectivement 124.000 tonnes d'oranges et 105.000 au prix de 46 pesetas, rendue à quai, la caisse dont le prix de revient est de 47,50!

Un Etat dévorant

SI nous en croyons certaines rumeurs, le gouvernement de Madrid songerait ni plus ni moins à nationaliser la Banque d'Espagne. Il profiterait de l'expiration prochaine des conventions en cours pour réaliser l'opération, inspirée, non pas comme chez nous, de l'idée socialiste d'émancipation, mais de la notion capitaliste d'accaparement. Franco espère sans doute que le contrôle du crédit lui permettrait de dominer et, s'il était besoin, de mater les milieux d'affaires récalcitrants. N'aurait-il pas aussi la disposition sans contrôle des fonds de la banque ? Opération tentante pour un dictateur aux abois mais qui, s'il l'exécute, achèvera de le démasquer à l'intérieur et au dehors et lui interdira, désormais, toute comédie démocratique.

Dans la même idée d'accaparement, le gouvernement s'est opposé à la conclusion d'une entente, réalisée dans son principe, entre les compagnies espagnoles de navigation aérienne Aznar et Ybarra et les American Airways, pour l'exploitation de nouvelles lignes. Arguant de ce que l'Etat détenait la majorité des

actions de ces compagnies, il a émis la prétention de reprendre à son compte les négociations et de s'en réserver le contrôle. Les Américains ont rompu, et les actions qui, en dépit des mauvaises tendances de la Bourse, étaient montées de 1.600 pesetas à 2.000, sont immédiatement retombées.

Une histoire de complot.

LES difficultés de la situation financière et les gestes inconséquents d'un gouvernement débordé réagissent sur la politique. Il est sûr qu'en tout autre temps, la position du Caudillo en aurait été davantage ébranlée. Son attentisme est, une fois de plus, servi par les complications politiques internationales, et il en joue fort habilement.

Que penser du complot récemment dénoncé contre lui et les membres de son gouvernement ? Dans les cercles les mieux avertis, on a tenu la nouvelle pour vraie mais en lui déniait toute importance. Le fait que la police ait arrêté sept individus porteurs d'armes aux alentours de la résidence du dictateur prouve que les conjurés s'étaient fait une idée bien naïve de la garde qui veille aux barrières du « Pardo ». Ce n'est pas avec sept hommes, ni même avec cinquante, qu'on enlèvera jamais Franco.

La "reconversion" en Angleterre.

LE problème de la « reconversion » industrielle est à l'ordre du jour de tous les pays ex-belligérants. Parmi ces derniers, l'Angleterre a réalisé un tel effort de guerre que la majeure partie de ses usines doivent se réadapter à des fabrications de paix. La tâche est immense. D'autre part, l'Angleterre, financièrement très obérée, a le plus grand besoin de produire pour exporter et s'ouvrir de nouveaux marchés.

Dans cet ordre d'idées se situe l'initiative prise par un groupe d'anciennes industries de guerre décidées à se spécialiser dans la fabrication d'horlogerie en grande série : en l'espace 76 usines capables de produire 8 millions de montres, pendules, réveils, etc. Il s'agit d'un marché mondial de 75 milliards de livres, précédemment conquis par l'Allemagne et le Japon. C'est donc une entreprise d'envergure. Le Board of Trade l'a bien compris, qui lui a fait allouer 200.000 Livres de subvention.

Épuisement culturel de l'Autriche.

LIVRÉE aux pires difficultés politiques et économiques, la malheureuse Autriche n'est pas moins éprouvée sur le plan culturel. A la période brillante illustrée par les Stefan Zweig, les Sigmund Freud, les Max Reinhardt, le profond poète et conteur Franz Werfel, le grand dramaturge Beer-Hoffmann, la romancière Bertha Zuckerkandl-Szeps, auteur d'un *Clemenceau intime* récemment édité en France, le philosophe et historien Egon Friedell, Félix Salten, Joseph Roth, tous morts des suites de leur résistance au nazisme, a succédé une période vide, caractérisée par le manque d'hommes : aussi bien de littéra-



Troubles à Rome. Les partisans de la monarchie ont tenu une réunion au théâtre des Quatre-Fontaines. A l'extérieur, les « Républicains » exécutent une contre-démonstration. Tout naturellement, une bagarre s'ensuivit, au cours de laquelle la police intervint durement. Un homme fut tué.



Bruits incontrôlables. D'après une information de Stockholm, le maréchal Staline aurait désigné son successeur en la personne du général Andréi Alexandrovitch Zhdanov que l'on voit sur la photo aux côtés de Staline. Le général Zhdanov commandait la région militaire de Leningrad. Il fut également un des secrétaires du Comité central du Parti communiste.

teurs, de penseurs et d'éducateurs, que d'avocats et de médecins. Tout ce que le pays comptait d'illustrations intellectuelles a fui l'arbitraire hitlérien, s'est réfugié en Angleterre, en Amérique, s'y est créé une vie nouvelle. On comprend que ces élites, dont la plupart ont déjà fait carrière là où elles sont, hésitent à la briser pour rejoindre un pays ruiné où toutes sortes de misères les attendent.

En conséquence de quoi...

EN conséquence de quoi, pour pouvoir rouvrir quelques théâtres, donner quelques concerts et faire paraître des journaux, force a bien été de recourir aux artistes et aux journalistes plus ou moins compromis, sous l'Anschluss, par leur attitude opportuniste. Et puis, il fallait satisfaire au désir des Américains, auxquels peu importait que Franz Lehar ait « collaboré », dès lors qu'ils aimaient la *Veuve Joyeuse* et qui, sans se soucier de ces compromissions avec Hitler, faisaient inviter le maître Richard Strauss à Salzbourg, en même temps que Bruno Walter, lequel, devenu Français depuis 1938, refusa son concours pour éviter de l'y rencontrer.

On prétend que l'existence, à Vienne, ne manque pas de gaieté... pour les Alliés. En tout cas la vie artistique y a perdu son cadre prestigieux ; l'Opéra et le Burgtheater étant détruits, on joue sur de petites scènes à l'aide de moyens de fortune ; les galeries, les églises, les musées ont été saccagés ou pillés ; l'élégance a fait place au dénuement, le bon goût a plié devant la nécessité. La misère générale ne trouve aucun dérivatif spirituel. La célèbre culture viennoise n'existe qu'à l'état de souvenir.

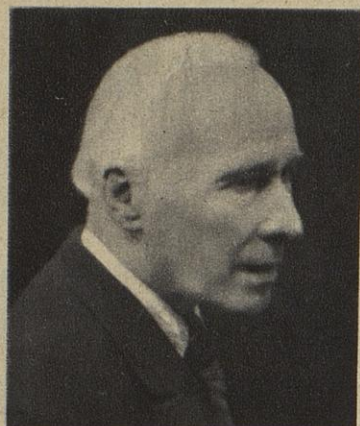
La démocratie au Japon.

LE général Mac Arthur joue au Japon un rôle de dictateur, inspiré du désir de désarmer le pays — ce qui est bien — et de le « démocratiser » — ce qui est beaucoup plus périlleux. Des réformes agraires sont en train, qui devraient aboutir à la distribution aux paysans nippons de 2.800.000 hectares de terres jusqu'alors cultivées par eux au profit des grands propriétaires. Le général espère faciliter par là l'évolution de l'esprit public et son affranchissement du passé. C'est en tout cas une œuvre de très longue haleine, car aucun peuple au monde n'a jamais davantage obéi à ses traditions.

Il est par ailleurs incontestable que la mentalité japonaise est par essence très différente de la mentalité anglo-saxonne, et *incompréhensible* à l'intelligence occidentale. Prétendre imposer aux Japonais des institutions politiques calquées sur celles de l'Angleterre ou des Etats-Unis ne serait pas les habiller de neuf, mais les déguiser. Virtuoses de l'artifice, ils s'accommodent du couvre-face, mais l'expérience pourrait s'en révéler dangereuse et entraîner des conséquences diamétralement contraires aux desseins poursuivis. Leur orgueil de race est inébranlable et n'a pas été abattu par ce qu'ils considèrent comme un accident de leur histoire. Car la bombe atomique est, pour eux, comme une force de la nature : sur le terrain de la guerre, ils se croient encore « invincibles ».

FABIUS.

UN MOTEUR ACTIONNÉ PAR L'ÉNERGIE ATOMIQUE



M. Vaugean.

EST-IL DÈS MAINTENANT RÉALISABLE ?

Nous vivons, en vérité, une époque paradoxale. Dans le domaine de l'énergie atomique par exemple, il n'est plus question de chercher à obtenir le maximum de puissance, il faut, au contraire s'efforcer de l'éviter et de n'en employer qu'une infime partie si l'on veut obtenir des résultats d'ordre pratique... et se garder en même temps des catastrophes.

Ce qui a déjà été réalisé en partant de substances solides, on l'a appris par la bombe à uranium. Mais ne serait-il pas possible d'arriver à des effets beaucoup plus modestes, c'est-à-dire, en fait plus assimilables à des applications industrielles, avec la libération partielle de l'énergie atomique dans un milieu liquide ?

L'expérience dont je parlerai plus loin donne à espérer qu'on est sur la bonne voie dans cet ordre de recherches.

Dans son livre sur l'évolution de la matière et l'évolution des forces, Gustave Le Bon a montré le rôle capital « d'excitants appropriés ou réactifs spécifiques tels que la lumière, certaines radiations, les réactions chimiques, les frottements, les chocs, etc. » dans les phénomènes de dématérialisation atomique.

« Les frottements, les chocs ». Il n'y aura pas lieu de s'étonner outre mesure du principe du moteur hydro-énergétique, fruit de quinze années de travail, et dont je vais parler, en faisant de larges emprunts à l'exposé de son auteur.

Ce moteur réunit en un seul ensemble fonctionnel les deux éléments suivants :

1° Un milieu liquide spécial apte à subir, sous l'action des puissants chocs rythmiques dont il est le siège, une importante accélération de la faible dissociation atomique spontanée, due à sa nature chimique.

2° Un moteur hydraulique ad hoc, fonctionnant en circuit fermé de faible développement et sur une très faible charge statique.

En bref, le liquide moteur, qui possède une certaine capacité radioactive spontanée et permanente, est ébranlé profondément à l'aide d'un réactif physique de choc. Les quelques atomes particulièrement atteints par les chocs ondulatoires cèdent une très petite partie de leur avoir énergétique.

Le moteur fonctionnera donc grâce à l'énergie atomique libérée par intermittences avec l'intervention de chocs rythmiques se succédant très rapidement. La quantité de matière dématérialisée étant infinitésimale, la consommation d'un tel moteur sera pratiquement nulle.

Notons au surplus qu'en regard des formidables moyens mis en œuvre pour provoquer la dissociation des noyaux atomiques dans les laboratoires de physique nucléaire, l'énergie exigée par les chocs des mouvements ondulatoires les plus puissants est infime. L'expérience prouve cependant les surprenants effets de ces détonateurs physiques. Cela s'explique par le fait que l'action des ondes de choc ne s'exerce pas en force — comme c'est le cas dans le bombardement des noyaux atomiques par des particules animés d'une vitesse artificielle accélérée (cyclotron) — mais en tant que réactif approprié contre lequel la matière est, pour ainsi dire sans défense.

D'autre part, en assurant la circulation hydraulique des moteurs hydro-énergétiques à l'aide d'une solution

rigoureusement titrée de sels radio-actifs, on a trouvé le moyen, jugé impraticable, d'alimenter ces moteurs par des explosifs solides capables d'engendrer, sous un volume et un poids des plus réduits, des puissances considérables.

Le rôle du liquide moteur est en effet de constituer le matériau et de marquer le niveau de départ de la variation de potentiel entre les limites de laquelle se produira la puissance envisagée. Le niveau supérieur

Principe de fonctionnement d'un moteur hydro-énergétique.

Le liquide circule dans l'intérieur de la conduite circulaire. L'explosion hydro-énergétique, réalisée par l'action du distributeur 3, chasse le piston 5 qui, par l'intermédiaire de la bielle 6, fait tourner l'arbre moteur 7 et son volant 8.

Sur cet arbre sont calés les pignons : 2 qui commande le distributeur ; 4 qui actionne la pompe de circulation 1.

En 9, pignon de la puissance motrice disponible.

de cette variation est assuré par l'accélération due au réactif spécifique : frottement, chocs, auquel la solution liquide, en état de faible dissociation spontanée, est très sensible.

*

**

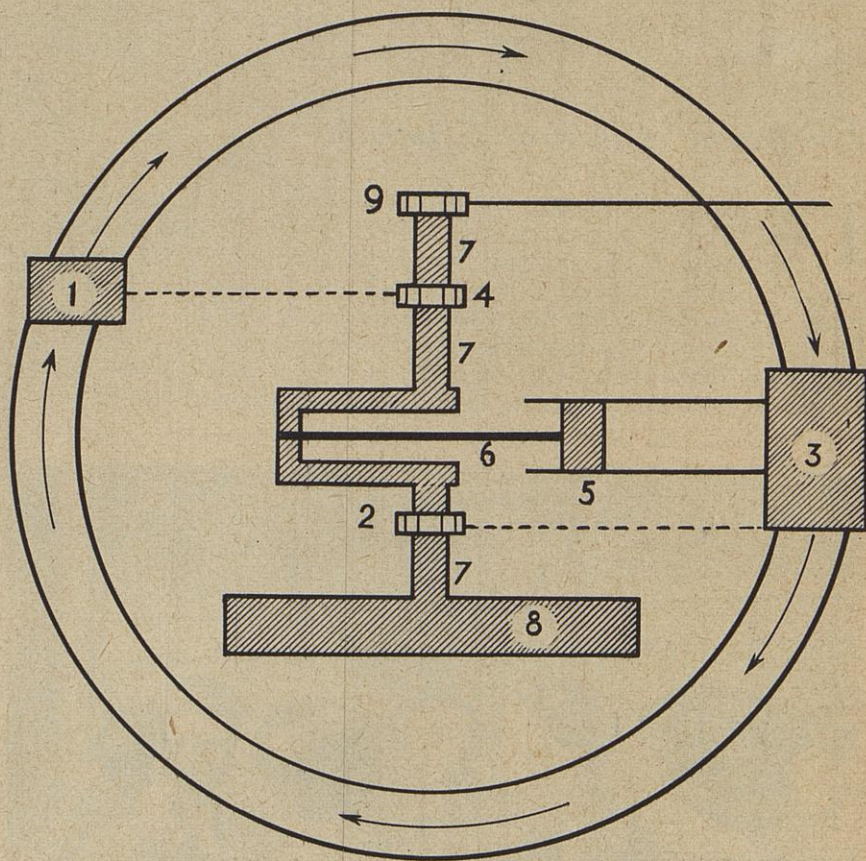
Une expérience capitale, réalisée sous mes yeux en Belgique, avant la guerre, a semblé confirmer cette théorie.

Le courant d'un liquide en mouvement (il s'agissait en l'espèce d'une chute libre d'une hauteur de 0 m.60 dans une conduite de 40 mm.) était brusquement interrompu par un « distributeur ». Il se produisait alors un phénomène qui chassait un piston dans un cylindre. Les détails de l'appareil et la façon dont fut mesurée la puissance développée sont sans intérêt. Ce qui importe, c'est que cette puissance était très supérieure à celle nécessaire (compte tenu du rende-

ment normal d'une pompe de refoulement) pour remettre le liquide à son point de départ (preuve qu'il s'agissait de tout autre chose que du classique bélier hydraulique).

La possibilité du fonctionnement d'un moteur hydro-énergétique était donc démontrée. (Remarque : si infinitésimale que soit l'usure de la substance motrice dissociée, cette usure n'en existe pas moins et il serait impropre, en la circonstance, de parler de mouvement perpétuel).

Cela semble très simple, trop simple peut-être. L'examen d'une vingtaine de « distributeurs » mis au rebut parce qu'ils n'avaient pas donné satisfaction, illustre, au contraire, une partie de la complexité du problème. Et si l'on était tenté d'objecter que cette expérience est bien fragile pour constituer la base d'une révolution telle que celle que l'on peut envisager, on pourrait aisément répondre que le tube à li-



maille de Branly était plus rudimentaire encore, et qu'il fut pourtant au départ de la radio.

*

**

La confiance de l'homme de science doublé d'un mécanicien pour qui, depuis quinze ans, cette œuvre est toute la vie, cette confiance est telle qu'il a complètement dessiné deux moteurs, l'un de laboratoire, l'autre de 40/60 cv, moteurs qui peuvent être dès maintenant construits.

Cet homme, M. Vaugean, est un Français, qui a travaillé jusqu'ici en secret et avec ses propres moyens. Mais son laboratoire de Belgique a été détruit par les Allemands et il est actuellement réfugié dans le Midi de la France. Notre pays lui permettra-t-il d'achever son œuvre ? Et une grande invention française restera-t-elle, cette fois, à la France ?

H. MORTON.

LES EXPOSITIONS

LE NU

(GALERIE PIERRE MAURS)

RIBA-ROVIRA

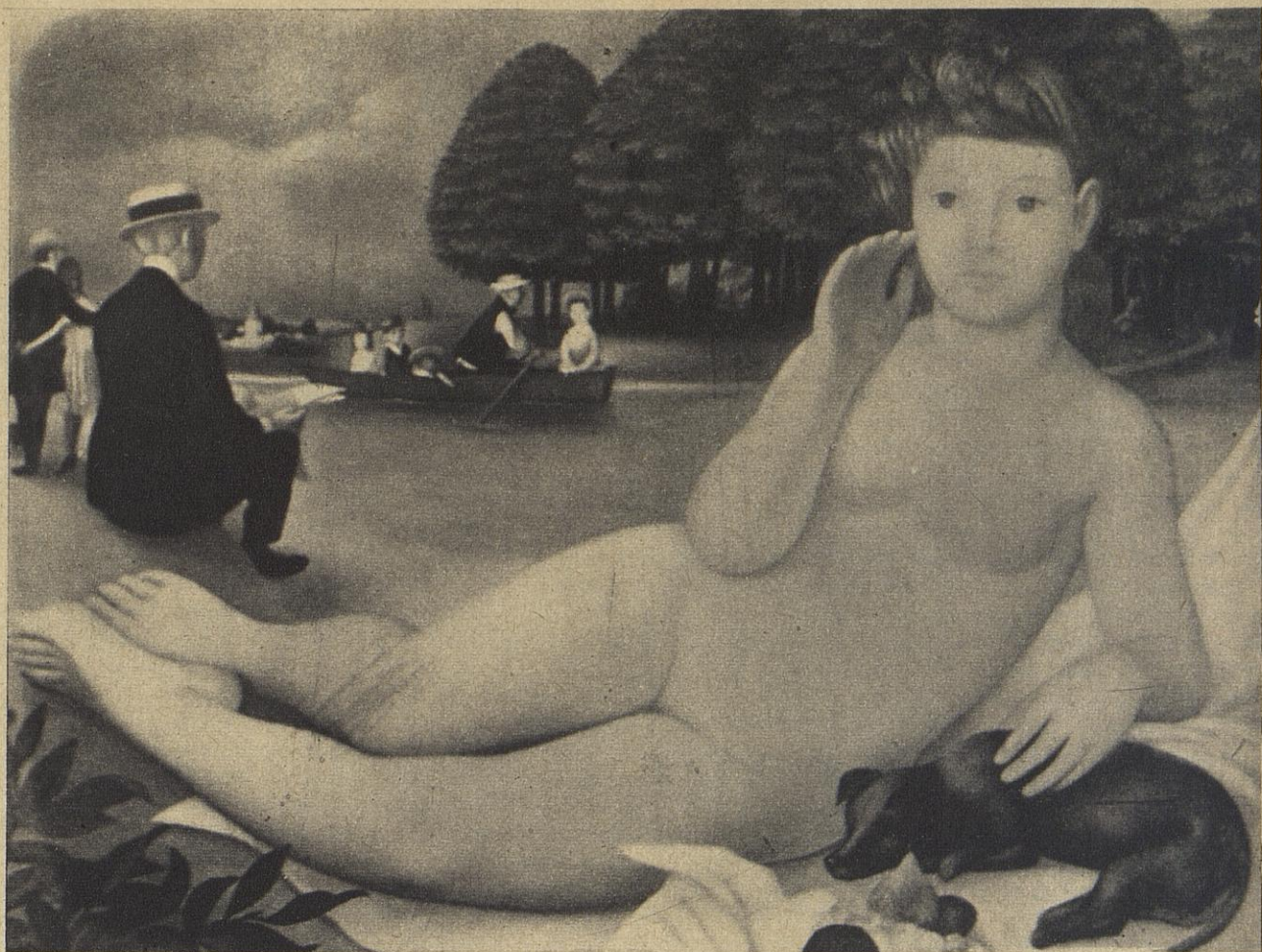
(GALERIE ROQUÉPINE)

J. MESSAGIER

(L'ARC-EN-CIEL)



Georges Bernard : Nu



Philippe Noyer : Jeune fille au bord de l'eau

L e nu est un vieux prétexte à exercices plastiques. D'aucuns en font le support idéal d'une peinture ou d'une sculpture à la recherche de l'univers ; d'autres s'en servent pour écouler un sous-produit des couleurs à l'huile ou de la plastiline paraffinée. Chacun y trouve son compte et parfois naissent des œuvres d'art sur ce que Diderot appelait « l'habit de nature », la peau. L'art perce rarement cet épiderme et demeure absent des flatteries plus ou moins érotiques des « artistes » de salons.

La galerie Pierre Maurs a réuni un ensemble extrêmement varié de « nus » où chaque genre a sa place. Quelques œuvres de peintres et de sculpteurs connus voisinent avec des œuvres de jeunes dont le talent ne demande que l'approbation de l'amateur. C'est avec joie qu'on voit la peinture douce et lumineuse de Bonnard, la couleur exacerbée de Raoul Dufy (le *Nu rose* est parmi les compositions les plus intéressantes de cet artiste), l'esprit constructeur de Gromaire, la plastique plantureuse de Kisling ; ou bien la manière réservée de La Patellière, l'élan vaporeux de Pascin, l'architecture étudiée de Lhote ou la formule stéréotypée de Modigliani. La couleur de Matisse, la couleur décomposée de Rouault, la couleur méthodique de Suzanne Valadon se rapprochent des couleurs d'institut de beauté de Marie Laurencin, des acrobaties chromatiques de Walch ou de l'analyse superficielle de Laurens. Deux excellents Derain, Souverbie, Touchagues, de Ségonzac, Othon Friesz et Braque encadrent un *Nu* inattendu de Maurice Denis, vivace et joyeux. La vieille école de l'entre deux guerres se résume dans une « invention » de Jean Crotti, où les rébus et les calembours graphiques sont à l'honneur : des yeux innombrables percent la toile et un balcon cache un pubis discret.

L'ensemble de ces œuvres garde une unité intime : une volonté commune — sauf en Derain qui, lui, voudrait au contraire une patine de bon aloi — oblige cette peinture à briser les lignes apparentes de la forme visuelle pour les remplacer par des rythmes moins conventionnels.

L'histoire de l'art, avec le recul nécessaire, pourra dire un jour si les maîtres de la période qui naît à Cézanne et se meurt à Picasso ont répondu à ce désir de renouvellement. Nous saurons si leurs for-

mules étaient valables devant la substance de l'œuvre d'art, ou bien si elles risquaient de la rendre stérile. Nous avons souvent la sensation que la génération nouvelle, inspirée par l'équivoque de Matisse, et étoffée par les leçons de l'art égéen ou romain, a mieux posé le problème sinon sa solution. En général, la jeune peinture dédaigne le nu ; c'est peut-être là la cause d'une certaine carence des noms les plus intéressants à cette exposition. Cependant, on remarque avec intérêt les œuvres d'Aujame, l'essai de Marcel Burtin, visiblement influencé par Gischia, le surréalisme ému d'Edouard Bollaert, un Humblot et un Chapelain-Midy assez inspirés par le bon Derain des premières années, le Detthow au goût de miniaturiste, Gregory Gluckmann, Philippe Noyer, dont le *Nu au bord de l'eau* évoque un savant souvenir des primitifs, de Rousseau à Joseph Pickert.

Evidemment, « Le Nu » n'est qu'un titre : il a quand même réussi à rapprocher les cent thèmes de la peinture contemporaine. Certes, le surréalisme inattendu de Diderot [« Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon »] est bien loin. Le « nu féminin » n'est plus, somme toute, qu'une source d'équations, plus froide que la veine d'Ingres.

La peinture de Riba-Rovira est solide et souple à la fois. Sa solidité est dans la structure intérieure de ses volumes ; sa souplesse est dans le choix des éléments extérieurs, en équilibre entre l'arbitraire et le rationnel. La leçon de Cézanne demeure toujours efficace ou du moins ses trouvailles plastiques contentent encore les ambitions du peintre.

Jean Messagier expose un ensemble de ses dernières peintures à l'Arc-en-Ciel, à côté de quelques aquarelles et de bonnes gravures. Ces dernières nous donnent la clef de la peinture de Messagier, encore soucieux d'un dessin figuratif qui est sans rapport avec la couleur et sa signification. Peinture dense et somptueuse, en tous cas, qui exprime un désir de conquête.

LO DUCA.

BLAISE CENDRARS

DANS le tumulte provoqué par la découverte et la mise au point des valeurs nouvelles, on oublie un peu les anciennes et jusqu'à celles-là mêmes qu'on devrait le moins oublier. Blaise Cendrars, par exemple.

Il paraît que ses *Poésies complètes* ont paru l'année dernière. L'année dernière, c'était en 1944, année de la libération. La presse franco-allemande s'est-elle, à ce moment-là, occupée de Cendrars ? Je n'en ai pas le souvenir. Il devait y avoir une consigne à son sujet... Quoi qu'il en soit, cette publication des *Poésies complètes* de Cendrars a eu peu de retentissement. N'ayant pas eu l'occasion de les lire, je n'en parlerai pas, mais l'indifférence que rencontre Cendrars poète de la part des nouveaux venus, me porte à faire réflexion sur la caducité des modes littéraires. Il y a vingt, trente ans, tout était à l'évasion, à la fuite de soi-même dans le monde extérieur. L'inquiétude et le malaise, qui n'étaient pas encore devenus l'angoisse kierkegardienne ou phénoménologique, cherchaient leur apaisement au dehors, et je ne dis pas que c'était exactement le cas de Cendrars qui, si je ne me trompe, n'a jamais souffert de ce qu'on appelait alors le nouveau mal du siècle, mais son cosmopolitisme tintamarresque plaisait à nos neurasthénies de 1925 par la diversion violente qu'il leur offrait. Je connaissais Cendrars dès avant 1914. Il m'était arrivé de le rencontrer dans la compagnie de Guillaume Apollinaire avec qui son inspiration vagabonde et son excentricité bigarrée n'étaient pas sans lui donner un air

de cousinage. La guerre venue, Cendrars s'était engagé dans la Légion étrangère et il en était revenu amputé du bras droit, ce qui n'avait nullement altéré, au contraire, la truculence et la jovialité de son humeur. On n'a jamais très bien su sur quelle base il avait établi sa vie. On n'ignorait pas toutefois qu'il était souvent en voyage dans le Midi, en Italie, en Amérique, et que, méprisant la littérature en tant que métier, professant pour les cénacles et les parloles un souverain dédain, il n'avait pas de plus grand plaisir que de courir les routes dans une auto de grand sport, avec sa chienne assise près de lui. Lui et Volga-la-blanche, je les rencontrais de temps à autre dans le quartier de l'Alma où nous voisinions durant les séjours qu'il faisait à Paris. Je ne l'ai pas revu depuis ce temps-là qui est déjà loin. Il a eu ses fanatiques, qui lui demeurent fidèles, mais je doute que son public se soit beaucoup étendu et renouvelé. Comme je le disais plus haut, le vent de la mode intellectuelle a tourné. Le cosmopolitisme et le dilettantisme anarchisants ont cédé la place à la mystique patriotique, à l'angoisse métaphysique, aux problèmes de conscience et à l'action politique. Cela durera ce que cela durera. M. J.-P. Sartre nous enseigne qu'il faut s'engager dans son temps et accepter de sombrer avec lui, que c'est la seule chance que nous ayons de lui survivre. Il y a là du vrai, mais l'attitude contraire, qui consiste à s'abstraire de contingences trop opprimentes, n'est pas interdite non plus. Je tiens que Cendrars restera comme un échantillon très pittoresque et très représen-

tatif de l'humanité littéraire d'entre les deux guerres. Cet écrivain qui refuse d'être homme de lettres et rejette la qualité d'intellectuel amusera les historiens. Sans compter qu'il a beaucoup de talent. Un tempérament du tonnerre de Dieu, comme on dit.

Son nouveau livre, *L'Homme foudroyé* (Denoël), est un recueil de pages vécues. Cela s'ouvre par une évocation de l'autre guerre faite par le caporal Cendrars. Celui-ci y fait revivre, à l'aide de traits saisissants, ce qu'était l'esprit de la Légion, cosmopolite et anarchisante elle aussi... Suivent de bonnes pages sur Marseille et ses environs. Quel licencié de la Faculté des Lettres d'Aix composera une thèse sur le rôle joué par Marseille dans la littérature moderne de la pègre et de l'aventure, depuis Louis Bertrand jusqu'à Cendrars, en passant par Montfort et combien d'autres ? Mais ce que je préfère dans *L'Homme foudroyé* est tout le morceau relatif à Gustave Le Rouge. Le Rouge, l'ancien ami de Verlaine, semble, du moins à travers ce que Cendrars nous dit de lui, avoir été un « phénomène » digne de son biographe... J'aime moins ce qui concerne la richissime Paquita.

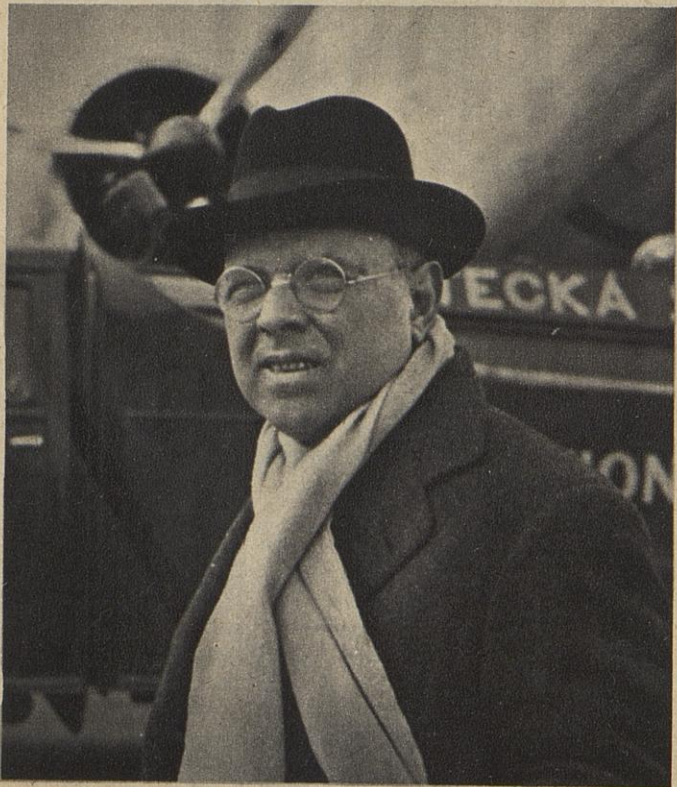
On doute s'il n'y a pas, dans ces souvenirs de Cendrars, une large part donnée à l'interprétation littéraire, mais une vraisemblance d'ensemble s'en dégage, dont le lecteur demeure tout éberlué.

André BILLY

de l'Académie Goncourt.

LA VIE MUSICALE

PABLO CASALS



Le maître espagnol Pablo Casals.

Avec lui, la musique, c'est une chose sainte. Cette phrase, entendue l'autre soir au concert que Pablo Casals donnait avec le concours de l'orchestre Lamoureux, définit admirablement la position unique occupée par le maître espagnol parmi les grands virtuoses de ce temps. Ce qui est totalement absent de son jeu, c'est tout soupçon de cabotisme, de complaisance envers soi-même qui entachent le talent de tant d'interprètes de grand mérite. Dire que Casals sert la musique sans jamais l'abaisser à des fins de gloire personnelle, c'est trop peu. A travers la musique, Casals sert un idéal plus élevé que celui de l'art pur, et qui transcende tous les arts. C'est ce qui lui permet de jouer les œuvres courantes du répertoire du violoncelle, sans jamais sacrifier aux soucis de virtuosité pure, d'effet facile qui souvent les caractérisent.

Le programme de la soirée était justement composé d'œuvres de ce genre inférieur. Lalo a certes fait mieux dans sa vie que ce concerto pour violoncelle, d'une inspiration banale, d'un développement souvent fastidieux. Quant à celui d'Elgar, compositeur très prisé en Angleterre, sorte de sous-Mendelssohn sans grâce et sans invention, sa longueur filandreuse ne dégage, le plus souvent, qu'un morne ennui. Mais tout cela, de Lalo comme d'Elgar, devient sans importance quand c'est Casals qui s'en empare. Avec lui, on a l'impression constante de vivre dans un rêve supraterrain, et c'est bien son propre rêve intérieur que l'artiste semble poursuivre en égrenant les sons que des âmes inférieures à la sienne ont suscités. La grâce simplement charmante du mouvement lent de Lalo devient alors une grâce angélique ; les sinuosités incertaines de celui d'Elgar se parent de tous les attributs d'une magie qui n'est pas de ce monde.

Lorsque les acclamations délirantes — ce mot galvaudé est pour une fois à sa place — de la salle reconnaissante eurent, à la fin du concert, ramené Casals sur l'estrade, mille cris s'élevèrent : Bach ! Bach ! Et entre la salle muette et l'orchestre retourné au silence s'élevèrent les premières notes d'un fragment d'une des sonates pour violoncelle — solo qui, à elles seules, suffiraient à établir la grandeur spirituelle sans égale du cantor de Leipzig. — A la hauteur vertigineuse de cette musique où tout est esprit, l'âme de Casals se hisse sans efforts. Alors que d'autres maîtres déclinent avec l'âge, on a l'impression que Casals ne cesse jamais d'acquiescer une maturité plus profonde, une maîtrise plus subtile et plus pleine. C'est là, sans aucun doute, le fruit d'une aspiration dirigée sans relâche vers plus de droiture, vers plus de noblesse, et, oui, pourquoi ne pas risquer le mot, vers plus de vertu. L'homme qui, pendant les années sombres que nous venons de traverser, se tint pur de toute compromission, de toute souillure, l'homme qui, retiré dans une petite ville des Pyrénées orientales, résista à toutes les sollicitations mielleuses et sournaises qui lui parvinrent d'une patrie qu'il n'a cependant jamais reniée, reçoit ainsi, dans son don d'exprimer l'ineffable, la récompense réservée aux purs et implacables serviteurs de l'esprit. Oui, c'est bien cela : avec lui, la musique est une chose sainte.

Antoine GOLEA.

danger de la légende

L

HOMME, par nature, se sent-il attiré vers la vérité? On en peut raisonnablement douter? Un auteur dramatique moderne n'a-t-il pas cru découvrir que notre espèce ne pouvait l'entrevoir qu'à travers le miroir déformant de sa propre pensée, n'en saisissant jamais qu'une caricature, une

image tronquée où chaque individu recherche et retrouve seulement un reflet de lui-même?

D'ailleurs, sauf une poignée de savants, un quarteron de juristes, un bouquet d'âmes éprises d'absolu, le commun des mortels ne s'en soucie guère. Ne se complait-il point à renfermer la Vérité dans un puits? S'avise-t-elle, par hasard, d'en sortir, il s'offusque, si fort, de sa lumineuse nudité qu'il s'empresse à la farder, la revêtir des oripeaux les plus divers. C'est une intruse dont la présence complique les rapports sociaux. Comment, dans sa tenue sommaire, la produire en société ou sur la place publique?

Sans pitié pour les épaules fragiles de l'apparition on l'engloutit sous un amoncellement d'illusions et de nuées? Sculptant, à son gré, les contours incertains de ce brumeux royaume, l'homme le peuple de figures irréelles auxquelles il prête les sentiments de ses propres passions, les traits de ses souvenirs, de ses réminiscences. Ainsi naît la légende : elle ne s'appuie sur la Vérité que pour la mieux déformer.

Nous-mêmes, jadis, sur la violence, l'excès, la rigueur de l'épopée Napoléonienne (rançon payée par la France révolutionnaire pour avoir tenté de donner à l'Europe la liberté) n'avons-nous pas construit une légende naïve de gloire et de grandeur? Entretien, de génération en génération, par les récits des Grognaards échappés au désastre; ranimée par l'enthousiasme des historiens, la fougue des poètes, elle nous a valu le Second Empire et la guerre malheureuse de 70, mais n'a pu survivre à ce coup. Le « Corse aux cheveux plats », s'il demeure un des plus importants personnages de notre Histoire, a cessé d'être un demi-dieu. Nul n'attend sa résurrection, comme, autrefois, les survivants, en demi-solde, de la Vieille-Garde réunis, au soir du 15 août, autour d'un bol de punch.

Sa déification fut pourtant poussée jusqu'à l'absurde. Un auteur Anglais s'est donné grand mal, il y a quelques années, pour faire de l'Empereur une des personifications du Soleil, et de ses douze maréchaux les Signes du Zodiaque!

Nous sommes, il est vrai, une race terrienne dont les pieds tiennent, d'ordinaire, solidement au sol. Quand la riche imagination des Celtes, nos ancêtres, nous égare parfois, la discipline cartésienne nous rappelle, assez vite à l'ordre.

Par contre, nos étranges voisins d'Allemagne, que nos romantiques jugeaient déjà somnambules, par tempérament, savent difficilement faire le départ entre le rêve et la réalité. Leur philosophie — relativement récente — du « Perpétuel Devenir » n'aide guère à la clarification de leur pensée.

Allemagne! Terre élie des légendes! L'immense sylve germanique est tombée depuis longtemps sous la hache : les fées et les démons ne se sont pas enfuis. Le plus illustre des compositeurs allemands a construit ses ouvrages sur les Thèmes de la forêt, des veuves et des montagnes. Il s'est plu à retrouver à travers leurs symboles les héros légendaires où s'incarnaient, pour lui, la force et les espoirs de sa race.

Une des légendes dont il ne s'est pas servi est celle de l'Empereur Barberousse. Confrontons, à son propos, l'histoire et la fiction, afin d'en tirer profit pour des conjectures actuelles.

De sa forteresse de Hohenstauffen, au cœur de la Souabe, certain Frédéric de Buren descendit un jour servir Henri IV, empereur d'Allemagne. Il l'aïda, de ses conseils, de son glaive, à combattre le moine réformateur Hildebrand, devenu Grégoire VII, pape et champion d'une église intransigeante et purifiée. Sorti — malgré l'humiliation et les neiges de Canossa — vainqueur provisoire de la Querelle des Investitures, le monarque germanique récompensa son fidèle en lui donnant, d'abord, pour épouse sa fille Agnès de Franconie, ensuite en lui inféodant les Duchés de Souabe et d'Alsace. De cette élévation devait sortir une des plus brillantes Maisons impériales d'Allemagne, dont les chefs encombrèrent le Moyen Age d'une éclatante rumeur. Fré-

déric, premier du nom et le plus célèbre de sa lignée, fut, par allusion à l'avantage pileux dont la nature l'avait doté, surnommé, en Italie, Barberousse.

D'une dispute féodale entre Frédéric le Borgne, Duc de Souabe — un Waidlingen — et Henri le Superbe, Duc de Bavière, petit-fils de Welf I^{er} et gendre de l'Empereur Lithaire II, était né l'interminable conflit des Guelfes et des Gibelins qui, coupé de trêves, ensanglanta, deux siècles durant, l'Italie et le Sud de la France.

Gibelin par son père, Guelfe par sa mère, Barberousse unifia l'Allemagne en conciliant les deux factions et en réprimant sans pitié les excès anarchiques des féodaux dont, depuis le drame de Victor Hugo, les Burgraves du Rhin restent chez nous, le symbole.

Le sanguinaire conflit des Guelfes et des Gibelins ne s'est-il pas, sous des formes diverses, perpétué jusqu'à nos



« Et Max, plein de terreur, a vu se rendormir le fantôme Empereur. »

Dessin de CRIBIER.

jours? Ne venons-nous pas d'assister, durant six cruelles années, sous une apparence moderne, à une de ses explosions les plus violentes! Au Moyen Age, les Gibelins soutenaient la supériorité de l'Empereur sur tout autre pouvoir humain et prétendaient soumettre à ses lois l'autorité spirituelle du Saint-Siège. Ce dernier, défendant avec ténacité sa propre existence, se faisait en outre, le champion de l'Indépendance et des Libertés des villes italiennes ou provençales que menaçait l'emprise autoritaire du Saint-Empire. Ainsi, transposé du domaine européen à l'échelle universelle, compte tenu des différences psychologiques des deux époques, la deuxième guerre mondiale n'a été qu'un nouveau choc entre l'autoritarisme gibelin et le libéralisme guelfe, le temporel et le spirituel, la matière et l'esprit, l'ombre et la lumière.

Mais dans l'Empire allemand du douzième siècle, en pacifiant la querelle des guelfes et des gibelins — qui, plus tard, ranimée, devait précipiter la ruine finale de sa dynastie — Barberousse recréa l'unité. Peut-être, pour se consoler de ses échecs italiens ou pour assagir l'ingrassable turbulence de ses Barons accepta-t-il de prendre part à la troisième Croisade. Obéissait-il, plus simplement, à l'attrait de la Méditerranée, une des plus anciennes et tenaces obsessions des Germains?

Il traînait derrière lui cent mille hommes avec lesquels il remporta d'abord une série de victoires. A soixante-dix ans, il gardait la fougue et la vigueur de sa jeunesse. Négociateur avisé, vainqueur cruel, qui, de Milan rasée, fit un désert, ce grand pourfendeur d'infidèles passait pour un délicat. Des flatteurs l'ont, un moment, placé au rang des Troubadours. Cette réputation usurpée, reposait sur quelques versuclets, dû, sans doute, à la plume alerte d'un secrétaire. L'Empereur y loue en langue d'Oc : la chevalerie française, la beauté catalane, la courtoisie génoise, le chant provençal, la danse de Trévise, la main et le teint des Anglaises et les jeunes filles de Toscane.

Au cours de sa croisade, il fut entraîné à combattre les Musulmans dans les plaines de Cilicie, alors se crée le mystère de sa mort! Certains historiographes entourent, à dessein, l'événement de contradictions et de réticences. Pour augmenter encore le prestige de l'impérial défunt d'aucuns prétendent que voulant, à l'imitation d'Alexandre le Grand, prendre un bain dans le Cydnus, il y mourut de saisissement

sous l'effet des eaux trop froides du fleuve. On ne retrouva jamais, dit-on, son cadavre. Mais l'historien Gibbon, soutient dans son célèbre ouvrage, que l'Empereur a dû se baigner dans le Calycadnus, torrent plus long, mais moins renommé.

Les biographes de Frédéric amplifièrent ce récit : le bain manqué devint un combat au cours duquel le monarque téméraire se noya sous le poids de son armure et les coups de l'ennemi.

Mais dans cette version, le cadavre impérial ne disparaissait pas. Il était enterré, au milieu du deuil et des larmes, dans l'église d'Antioche.

Une vingtaine d'années plus tard — propagé sans doute par des anciens compagnons de l'Empereur et certains bourgeois des villes anxieux d'effrayer la rapacité redevenue sans borne des féodaux — le bruit commença de courir que Barberousse était toujours vivant...

Dans une caverne du Haard, en Bavière rhénane, proche de Kaiserlautern, un chevalier l'avait aperçu, accoudé à une énorme table de pierre dont sa barbe neigeuse faisait trois fois le tour... Il dormait :

« Aux pas du Comte Max
[dans le noir corridor,
L'homme s'est réveillé, sa tête
[morne et chauve
S'est dressée, et fixant sur
[Max un regard fauve,
Il a dit, en rouvrant ses yeux
[lourds et voilés ;
Chevalier, les corbeaux se
[sont-ils envolés?
Le Comte Max Edmond a
[répondu ; — Non Sire.
A ces mots, le vieillard a laissé
[sans rien dire
Retomber son front pâle, et
[Max, plein de terreur,
A vu se rendormir le fantôme
[Empereur. »

Ainsi Victor Hugo résumait-il la fin de la légende telle que devait l'amplifier la célèbre ballade de Rukhart, où l'imagination des peuples allemands se plût à mélanger aux souvenirs de Barberousse ceux d'un de ses prestigieux successeurs : l'Empereur Frédéric II.

Un peu avant la dernière guerre, un témoin oculaire, Hermann Rauschnig rapporte avoir entendu, dans l'entourage d'Hitler les propos suivants : « Le Führer devrait sacrifier sa vie pour son parti, alors seulement le Monde saurait qui il est ; personne ne devrait connaître sa retraite. Le mystère devrait être fait autour de lui, il deviendrait une légende... La foule parlerait de lui à voix basse, des rumeurs se répandraient sur des choses incroyables qui arriveraient bientôt. L'attente et le mystère deviendraient lancinants et alors Hitler réapparaîtrait brusquement figuré dans toute sa gloire. Législateur et prophète, il descendrait de la Montagne Sainte portant les Tables de la Loi.

Mais quand il aurait dispensé ces dons suprêmes il devrait disparaître pour toujours, l'on ne retrouverait jamais ses restes. Il survivrait pour la foule comme Barberousse dans un mystère perpétuel!

Ce texte laisse transparaître la préméditation des Nazis pour l'orchestration des abondantes disputes dont la presse s'est fait l'écho sur la disparition ou la survie d'Hitler.

Le récent et hallucinant récit de l'Ambassadeur François-Poncet, montrant le peintre besogneux [de Linz, l'agitateur soldé, l'espion de police au regard louche entrant à Potsdam, dans l'Eglise de la Garnison aux côtés du Maréchal Hindenburg pour y être, sur le tombeau du Grand Frédéric et sous les yeux du Kronprinz intronisé Chancelier du Reich, explique comment Hitler devint l'héritier des superstitions de l'Allemagne comme de ses gloires. Le Grand Frédéric a été, dit-on, son modèle, choix dont le rude et capricieux ami de Voltaire n'aurait guère été flatté. Pourquoi n'aurait-il pas copié, quant à sa mort, la légende de Barberousse?

Malgré tout, Barberousse est bien mort. Mais les légendes sont des bombes à retardement qu'il faut désamorcer avant leur éclatement destructeur. Hitler, s'il se survit, dans sa caverne, ou sur sa banquise, n'est plus qu'un fantôme... Seule, la désunion des alliés peut rendre quelque souffle de vie non au pantin lui-même, mais à ses théories diaboliques.

Entrant un jour dans une chambre où se trouvait un portrait de Charles XII, Napoléon ordonna, rageur : Enlevez-moi ça, « C'est un homme sans résultat ». Telle devrait être la seule « légende » de Hitler...

Jean FRANÇOIS-PRIMO.



Dans les cuisines du Majestic: le commissaire Maigret (Albert Préjean) vient goûter les sauces.

CINÉMA

LES CAVES DU MAJESTIC



Albert Préjean vu par Dero.

LA présentation des *Caves du Majestic* est un événement pour le cinéma français. Certes, nous ne sommes pas devant un film exceptionnel, ou devant un chef-d'œuvre de la pensée et de l'expression cinématographiques, mais sa présence signifie peut-être la fin de la terreur, voire de la sottise d'une soi-disant épuration. Il s'agit, en effet, d'un film qui représente bien la situation réelle de la France sous l'occupation: le producteur s'appelle Greven, éminence grise du nationalisme allemand; le scénariste s'appelle Charles Spaak et nous savons qu'il écrivit son scénario, d'après le roman de Simenon, dans une cellule de Fresnes... La vie réelle a de ces incongruités que la pureté théorique ne soupçonne pas. Il est puéril de cacher que tous les metteurs en scène demeurés en France, tous les acteurs, tous les figurants, tous les techniciens, tous les maquilleurs, toutes les script-girls ont travaillé pendant quatre années avec une carte estampillée d'une svastika sans équivoque. C'est risqué d'établir des degrés de collaboration dans cette masse compacte, ou alors on aboutit à ce scandale — signalé deux fois par un éminent politicien — d'un acteur qui fut un pilier de la Continental avec sa jeune fille et qui est devenu depuis grand résistant du spectacle...

Les Caves du Majestic établissent un précédent intéressant. Certains films — de *Falbalas* aux *Enfants du Paradis* et même *Les Dames du Bois de Boulogne* — ont été présentés après septembre 1944, bien que réalisés sous l'occupation. Mais c'est la première fois qu'on sort un Continental, à part un dessin animé de Grimault. Enfin, rien n'empêche plus de présenter au public un des plus grands films français, *Le Corbeau* de H.-G. Clouzot. D'ailleurs, nous n'avons jamais cru qu'on brimait l'œuvre de Clouzot seulement parce qu'il a du talent.

Les Caves du Majestic est un film amusant, bien construit et bien joué. La mise en scène de Richard Pottier est honnête et sans périls. Albert Préjean nous donne un commissaire Maigret arbitraire,

par rapport à la silhouette de Simenon, mais convenable. Jacques Baumer et Gabriello composent deux personnages caractéristiques avec facilité. Suzy Prim et Denise Grey ont un rôle ingrat: des femmes qui se souviennent avec une violence excessive de leur jeunesse plus ou moins lointaine. Nous revoyons aussi Gina Manès, l'inoubliable Thérèse Raquin aux yeux magnifiques, tombée au rang de dame des lavabos, et la petite Florelle, toujours douce et ahurie. Jean Marchat joue le Suédois, quand le rôle qui lui conviendrait est celui d'un levantin enrichi dans le commerce des faux tapis. Denise Bosc, dans la peau d'une secrétaire-maîtresse, est jolie, sans plus. Le reste de la distribution est bien dessiné par Gabrielle Fontan, Gabriello, René Génin, Charpin, etc. De cet ensemble assez varié, Pottier tire le meilleur parti et donne le relief voulu à son film. La figure centrale du conte est Arthur Donge, chef de la cafétéria d'un « grand hôtel », qui rêve de sa jeunesse et d'une paternité lointaine. Autour de lui le hasard monte un drame: son ancienne maîtresse, devenue la femme d'un riche suédois, est assassinée. Donge en découvre le corps encore

chaud dans sa garde-robe au vestiaire du personnel des cuisines. L'intrigue révèle ses fils aidée par la perspicacité psychologique du commissaire Maigret. On découvre ainsi les mensonges quotidiens de ce beau monde, les ruses de l'amour, le vice de la rêvasserie et une foule de détails sur la sauce Béchamel qui montent de loin la technique enveloppante de Georges Simenon. Sa manière est d'ailleurs cinématographique, car toute la psychologie de Simenon n'est qu'une suite de détails qui deviennent images sur l'écran. Les règles classiques du roman policier sont respectées jusqu'à la dernière scène — qui correspond à la dernière page du livre — et l'assassin inattendu nous est livré avec adresse. Les mêmes règles veulent que le secret de la solution soit gardé pour ne pas émousser l'émotion du spectateur.

Les Caves du Majestic ne sort donc pas de la bonne moyenne de la production française, mais il tient parfaitement à côté des films similaires que la Californie nous réserve depuis 1939 et que nous voyons moyennant un nombre correspondant de dollars.

MYLE.



Préjean et Denise Bosc dans une scène des « Caves du Majestic ».

LE BRIDGE

par E. MICHEL-TYL.

DEUX ÉTUDES A LA COULEUR

Voici deux coups à la couleur joués au cours de tournois de duplicate disputés aux États-Unis. Nous donnons pour ces deux mains les quatre jeux, mais il est bon d'étudier le problème à chaque fois en supposant que seuls les jeux de Sud et Nord sont connus, tels qu'ils l'étaient lorsque les joueurs ont disputé le tournoi.

PREMIÈRE DONNEE

NORD (donneur)

Pique : V.9.3.
Cœur : A.D.V.
Carreau : R.6.5.
Trèfle : A.8.7.2.

EST

Pique : R.D.6.5.
Cœur : 4.3.2.
Carreau : V.2.
Trèfle : 10.5.4.3.

OUEST

Pique : A.7.2.
Cœur : 8.7.
Carreau : 10.9.7.4.
Trèfle : R.D.V.6.

SUD

Pique : 10.8.4.
Cœur : R.10.9.6.5.
Carreau : A.D.8.3.
Trèfle : 9.

Presque tous les concurrents ont joué quatre cœurs, mais il est peu d'équipes qui aient réussi leur contrat. L'entame d'Ouest est roi de trèfle. Nous vous donnerons la prochaine fois la façon dont les vainqueurs du tournoi ont joué ce coup.

DEUXIÈME DONNEE

NORD

Pique : 9.8.6.5.
Cœur : A.6.2.
Carreau : 10.8.7.4.
Trèfle : 10.2.

EST (donneur)

Pique : A.
Cœur : R.V.9.8.5.4.
Carreau : A.R.D.2.
Trèfle : 8.3.

OUEST

Pique : 2.
Cœur : D.
Carreau : V.9.5.3.
Trèfle : R.D.V.9.7.6.4.

SUD

Pique : R.D.V.10.7.4.3.
Cœur : 10.7.3.
Carreau : 6.
Trèfle : A.5.

Les enchères ont beaucoup varié pour ce coup qui s'est joué à cœur ou à trèfle, pour Est-Ouest. Dans un cas, Nord-Sud ont joué et réussi trois piques, Est ayant ouvert de un carreau, sur quoi Sud demande trois piques qui lui restent, Ouest n'osant pas parler de ses trèfles. Ouest attaque 3 de carreau.



LYON. — L'activité philatélique dans la métropole rhodanienne était toujours très vive et les érudits lyonnais ont toujours très largement contribué au progrès de la philatélie française. Depuis le 4 avril 1897, une bourse de timbres se tient tous les dimanches à la place Bellecour et on y rencontrait une animation égale à celle du Carré Marigny. Nous apprenons que, sur l'heureuse initiative de M. Berthet, Président du Syndicat des négociants lyonnais, cette bourse se tiendra dans l'avenir au Palais du Commerce. Lyon donne ainsi un exemple à Paris.

STRASBOURG. — Voici les chiffres de tirage officiels pour les vignettes vendues pendant la Semaine de l'Air : 10 francs jaune, 5.000; 15 francs rose, 2.500; 25 francs violet pâle, 1.500; 50 francs vert pâle, 1.000; 200 francs bleu-rouge, 500. Cette dernière vignette était tirée en taille-douce sur des feuillets numérotés. Le cachet spécial créé pour cette manifestation porte l'unique date du 4 novembre 1945, jour de l'ouverture de la « Semaine de l'Air ». Un cachet ordinaire a donc dû être ajouté sur chaque pli, indiquant le jour et l'heure de l'expédition. Légende : « Strasbourg PL. de la Gare ». Ce n'est qu'à partir du 6 novembre que ce deuxième cachet fut apposé. Les collectionneurs des oblitérations du premier jour doivent en prendre note.

QUESSANT. — Pour commémorer la libération de la ville, le Comité Local de Libération a fait surcharger un petit nombre de timbres qui se trouvaient au bureau de poste. On peut lire : « Quessant libre, 3-9-44 ». Les vignettes portent au verso la signature du président du Comité. Qualifiés de timbres-souvenirs, on les offre à des prix très raisonnables. Ils méritent dans leur modestie plus d'intérêt que certaines « émissions » dites de la « Libération » qui, accompagnées de procès-verbaux fanfaronnants, voulaient faire figure de grandes raretés.

MONACO. — Le Directeur de l'Office des Emissions, publie les chiffres de tirages suivants : série « Jeux Universitaires », 115.000; « Lutte contre le cancer », 2 valeurs, 96.396.

BOITE A LETTRES. — L. Debrey (Marseille). — Vous me demandez quel prix on peut payer pour les cartes maximums par rapport au prix des timbres qui s'y trouvent. J'ai déjà souvent fait connaître mon opinion au sujet des cartes maximums et je profite de cette occasion pour la résumer ainsi : La carte-maximum ne peut être considérée comme une valeur philatélique. N'importe qui peut en fabriquer des quantités illimitées. Elle n'a aucun caractère officiel, donc philatéliquement elle ne représente pas un sou de plus que la valeur du timbre oblitéré et éventuellement celle du cachet, à condition qu'il s'agisse d'une oblitération spéciale officielle.

La carte-maximum, comme mon éminent confrère M. G. Lamy l'avait signalé, permet facilement toutes sortes de truquages : on colle sur les cartes des timbres amincis, fendus, oblitérés et lavés, etc., et on les vend à un prix supérieur à celui des mêmes timbres impeccables !

Du point de vue artistique, la carte-maximum n'a guère de qualités. Un beau timbre ne devient sûrement

pas plus beau si on le colle sur une carte qui représente le même sujet, mais dont l'exécution est — dans 99 ½ des cas — du point de vue artistique très inférieure au timbre même. Par contre, un timbre laid devient plus laid encore.

La création et la collection des cartes-maximum peuvent être des passe-temps très agréables et très amusants. C'est une question de goût individuel. Il existe des personnes qui collectionnent des papillons, des bagues de cigares, des étiquettes d'hôtel, etc., tout le monde est libre de choisir ses distractions.

La collection des cartes-maximum ne peut pas devenir une branche sérieuse de la philatélie. Coller un timbre-poste sur un objet quelconque ne suffit pas pour donner à cet objet un caractère philatélique.

Créer, éditer et négocier des cartes-maximum, faire de la publicité en leur faveur sont des activités commerciales des plus honnêtes, qui peuvent être exercées par tous les marchands de timbres. Quelques amateurs secondés par d'habiles hommes d'affaires, ont réussi à mettre en vogue les cartes-maximum. C'est normal, et il est naturel que l'on exploite cette mode commerciale, aussi longtemps qu'elle durera.

P. ALMASY.



MAX DUPUY TIMBRES-POSTE
55, Rue Montmartre
Cent. 33-13. Paris (2^e)
Achète lots Collections toute importance
Vieilles archives.

TIMBRES-POSTE : Offres exceptionnelles :
50 Bohème-Moravie, beau choix : fr. 100.
50 Occupation allemande 1939-45 : fr. 300
50 Allemagne commém., 1939-45 : fr. 1.000
ENGASSER PIERRE, 7, rue des Brasseurs, 7,
MULHOUSE-DORNACH (Haut-Rhin).

GALERIES DE TABLEAUX

GALERIE DROUANT-DAVID
52, faubourg Saint-Honoré,
Exposition OSTERLIND

GALERIE COULEUR DU TEMPS
9, rue Arsène-Houssaye — Carnot 37-18
Exposition
Charles BLANC - CHARLEMAGNE
Ouvert de 14 à 18 heures.

GALERIE ROQUEPINE
1, rue Rouépine — Anjou 99-61
RIBA-ROVIRA

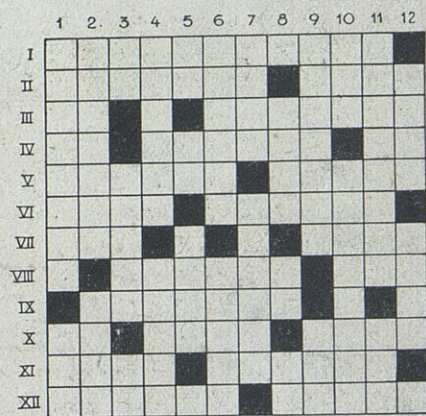
NOS MOTS CROISÉS

par Max FAVALELLI.

PROBLÈME N° 35

HORIZONTALEMENT. — I. Permet de suivre l'élévation des cours. — II. Justifiée par l'usure de certaines pièces et par la solidité de certaines autres. — Son enlèvement ne fit pas partie de ses travaux pour Hercule. — III. Ce que répondit sans doute Laure à Pétrarque. — A soixante font la tierce. — IV. Entête. — Ce que l'on veut c'est sa peau. — Phonétiquement dans la bouche d'un ancien propriétaire. — V. La dernière robe de Baucis. — Fut sous globe. — VI. Rivière. — Parfume les dessous. — VII. Canton. — C'est de son côté que se trouve toujours le peintre. — VIII. Répand beaucoup d'encre. — Empêche de faire le mur. — IX. Règle les communications. — X. Lettres de riche. — Doit se faire sans brutalité. — A parfois bien des atouts dans sa manche. — XI. Ne peut se faire en allongeant la sauce. — Abandonnèrent César pour Vercingétorix. — XII. Peut d'un seul coup vous faire rougir. — Che-nopodiacée.

VERTICALEMENT. — 1. Humble travailleur qui obtient de brillants résultats. — Pronom. — 2. Veut être respecté quand il est Français d'après Boileau. — Se vantait d'avoir donné le jour à un aveugle. — 3. Participe à l'envers. — N'est pas unicolore. — Article qui n'est pas de chez nous. — 4. Permet à celui qui veut percer de faire son trou. — Garnit un bec. — 5. Romains. — Saint si on le retourne. — Du même tabac. — 6. Leur langue fournit un patois aux Romains. — Sans pitié. — 7. Fait changer de place. — Romancier parisien du siècle dernier. — 8. Lac salé. — En selle. — Absorbé dans un certain sens. — 9. Rend la table plus grande. — Prise d'eau. — 10. Exprime fâcheusement la satisfaction. — Rouge serait plutôt rétrograde. — 11. Soigne ses effets. — D'un auxiliaire. — 12. Un Dieu qui était redouté des mères. — Mauvaise tête.



SOLUTION DU PROBLÈME N° 34

HORIZONTALEMENT. — I. Primicier, II. — II. Hôtel, Nuitée. — III. Omelette, Hus. — IV. Su, Or, Lent. — V. Plastron, Ce. — VI. Huns, Tiède. — VII. Ester, Trôler. — VIII. On, Vu, Sa. — IX. Elève, Cuve. — X. Anémographe. — XI. Pinte, Tei, Or. — XII. Odeurs, Noce.

VERTICALEMENT. — 1. Phosphène, Po. — 2. Romulus, Laid. — 3. Ite, Antienne. — 4. Mélasse, Vêtu. — 5. Ile, Rømer. — 6. Tort. — 7. Introït, Cgt. — 8. Lue, Nervure. — 9. Ri, Douvain. — 10. Thecel, Ep. — 11. Jeune, Es Hoc. — 12. Lest, Cratère.

"LE DIABLOTIN"

DESTRUCTEUR CHIMIQUE DE LA SUIE
ÉTEINT LES FEUX DE CHEMINÉE



RAMONE
CHIMIQUEMENT
EN 5 MINUTES
UNE CHEMINÉE DE SA SUIE

Etabl^s A ROLLET

19-21 Rue de Valenciennes 56-15. MARSEILLE
9^e Rue de l'Ouest. Tel. Maillot 01-57. NEUILLY-SEINE

89^e Année - N° 4336

LE MONDE ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant le jeudi

1^{er} Décembre 1945

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : F. de CLERMONT-TONNERRE
Téléphone : INValides 19-44 - INValides 67-48

SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"
12, Rue d'Anjou - PARIS VIII^e - Téléphone : Anjou 04-80
7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25

ABONNEMENTS 6 mois un an
France et Colonies Frs 750 1.500
Étranger : 800 1.600
1/2 tarif postal 850 1.700
Plein tarif postal

RÉDACTEUR EN CHEF : Pierre CHEVILLOTTE
Téléphone : INValides 80-37 - INValides 80-53
RÉDACTION - VENTE - ABONNEMENTS
69, Quai d'Orsay - PARIS VII^e - Adr. Tél. : MONDIL-Paris
Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52



UNIVERSITES DE PARIS
B.D.I.C.
★

Arome 3 accordé aux femmes et aux hommes élégants pour les plaisirs de l'hiver et les joies des sports, marque une étape nouvelle dans l'art de la parfumerie. Mêlant des essences inédites, il a la force d'un parfum et la fraîcheur matinale des lavandes.



LES PARFUMS DU CHEVALIER
D'ORSAY

